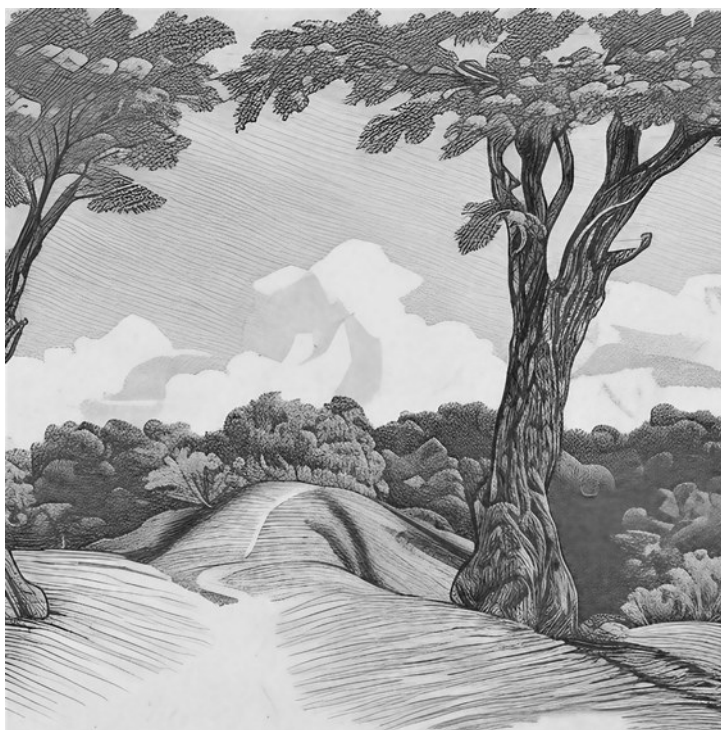


Voyage à Ampolline



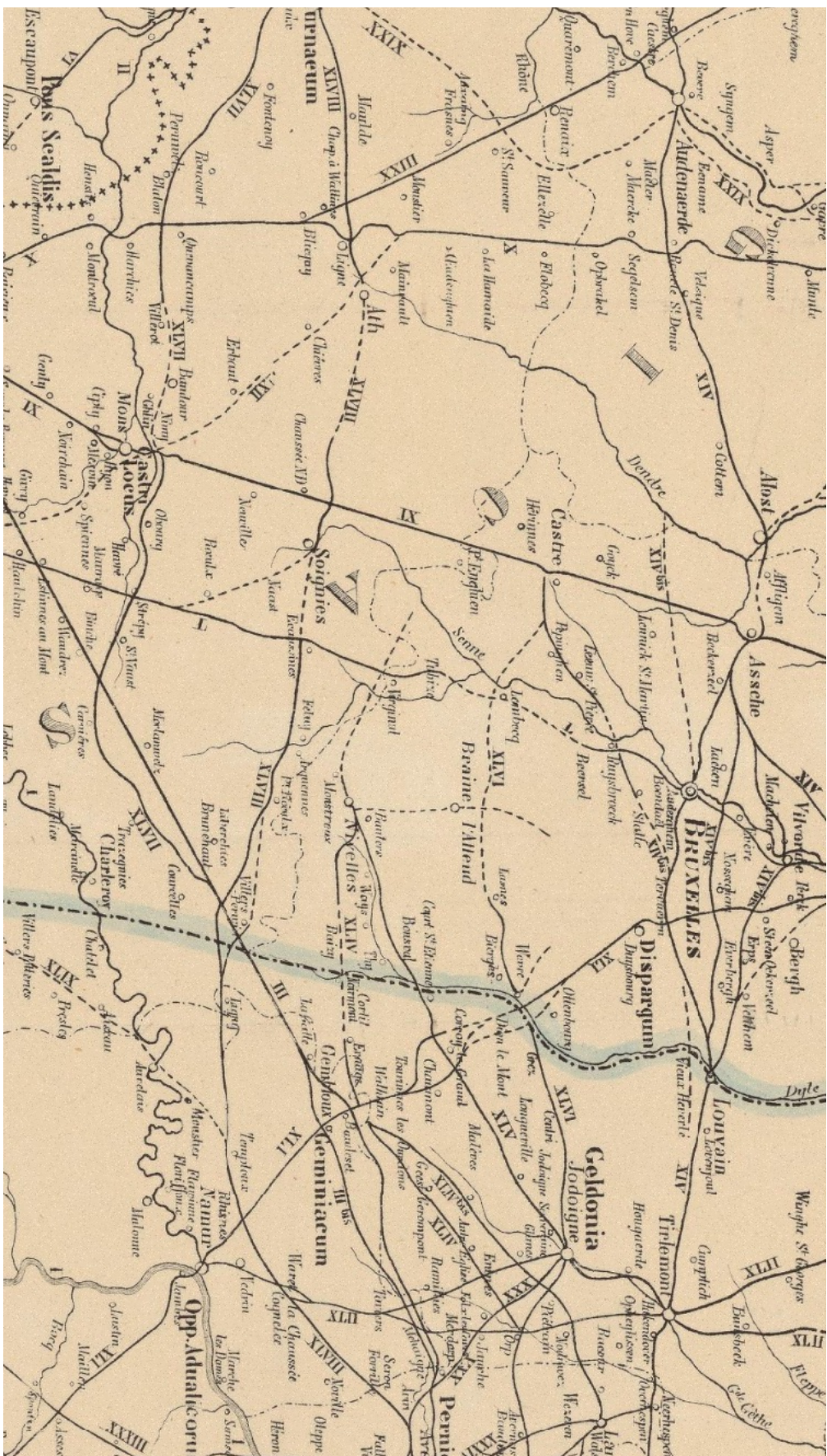
VOYAGE À AMPOLLINE

**Enquête archéologique, toponymique et historiographique
sur les origines du Rœulx,
en Hainaut**

Sébastien STh Biset



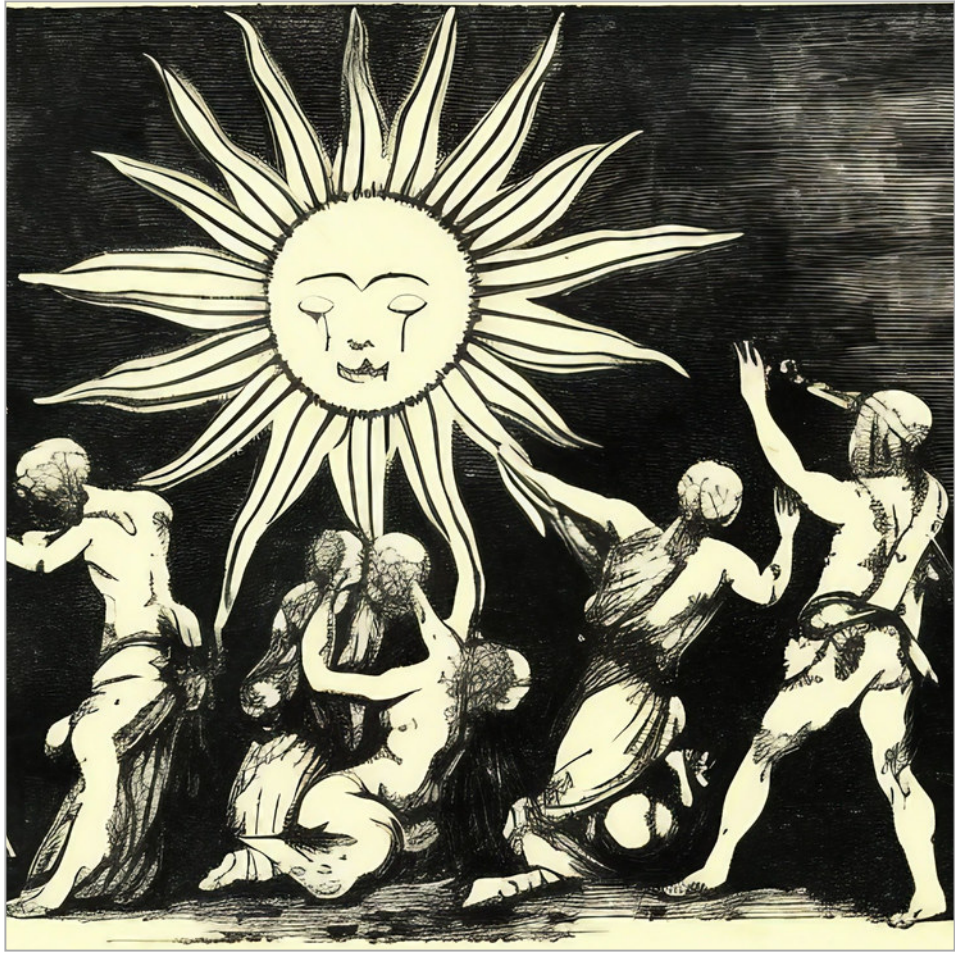


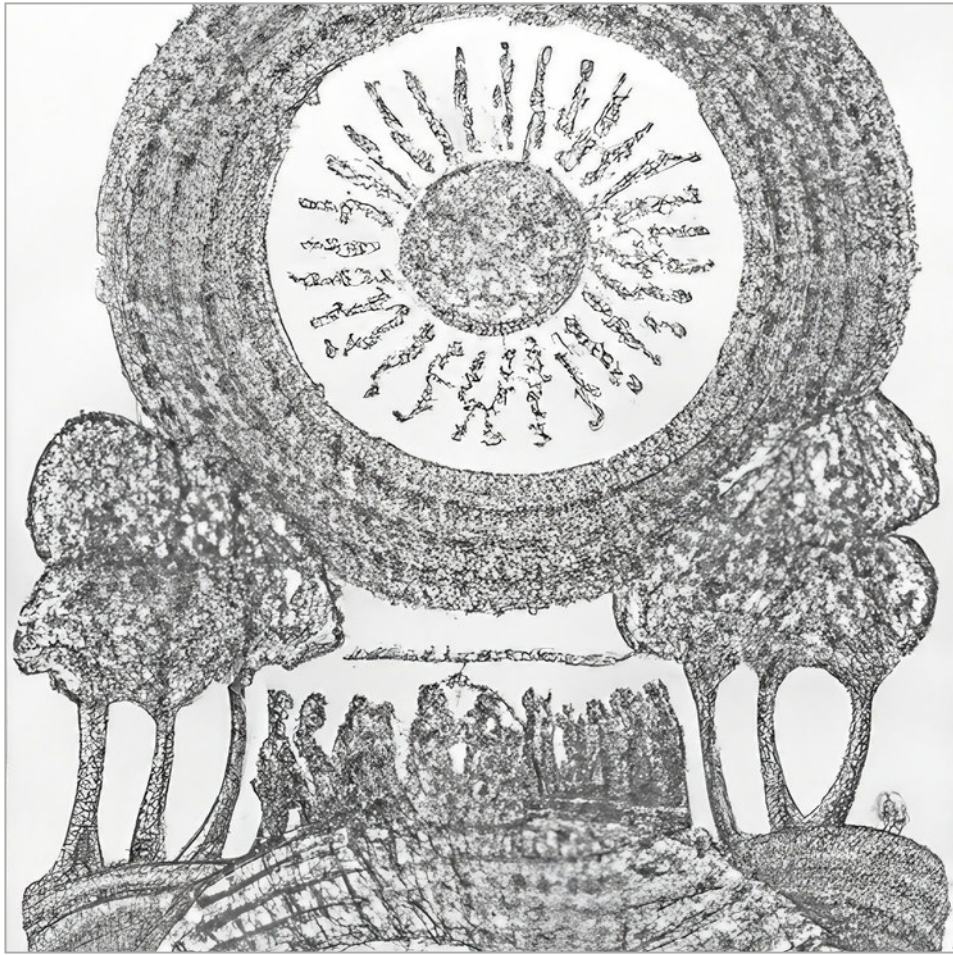


















Ce texte est la restitution d'une conférence tenue en octobre 2022, en la ville du Rœulx, en Hainaut. Il s'adresse essentiellement à ceux et celles qui ont dans la mémoire le souvenir des lieux, ayant goûté au plaisir de cet environnement rural, l'ayant à leur manière vécu, expérimenté, ou même seulement visité. Il s'adresse à ceux et celles qui ont la curiosité et le goût de l'Histoire, et le sens du Temps. Car toute ville – tout territoire habité, tout lieu –, à la façon d'un palimpseste, est la trace et la continuation de ses occupations antérieures – connues et méconnues. L'arpenter, au présent, c'est fouler le passé, et le souvenir des lieux leur confère autant de valeur que de mystère ; il les rehausse d'intérêt.

Ce territoire, je l'ai habité de nombreuses années. J'y ai un ancrage fort (enfance, famille, point de chute adulte) ; il est un épicentre, un « point fixe » (Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*) : un repère, un lieu signifiant au départ duquel un monde s'est organisé. Ou devrais-je dire « des mondes » : le mien, comme beaucoup d'autres.

J'ai au fil des années investigué cette dimension affectuelle du territoire habité, par des photographies, performances, promenades et enregistrements sonores, mais aussi par l'écriture d'un texte : *Les Grottes du Rœulx, ou le Voyage à Ampolline* (2011). Cet essai discret, à la croisée de l'histoire, du compte-rendu d'expérience et du récit fictif allait être le préambule libre et poétique de la présente étude, une décennie plus tard.

La recherche présentée ici s'attache à explorer un aspect précis et particulier de l'histoire ou légende de saint Feuillien. Elle cherche à répondre à cette question fondamentale : à quoi ressemblait le territoire de l'actuelle ville du Rœulx, et quelle en était la nature, avant l'établissement de son abbaye ?

Il s'agit donc d'une enquête sur les origines possibles du Rœulx, à partir, notamment, de la littérature consacrée à Feuillien. Une origine entre mythe et réalité.

Cette enquête est aussi un voyage. Car je souhaite emmener le lecteur à *Ampolline*. Un nom qui excite l'imaginaire. Ampolline serait l'appellation archaïque de ce lieu que l'on nommera plus tard le Rœulx. On l'y trouve clairement associé, à plusieurs reprises, depuis le XII^e siècle. Nous, Rhodiens, serions des descendants des « Ampolliniens » ou « Apolliniens », adorateurs du soleil, de la lumière. Alors... mythe ou réalité ? Que faut-il croire, et comprendre ? C'est là l'objet de cette étude.



Avant d'entrer dans le vif du sujet, rappelons brièvement les liens historiques qui unissent la personne de Feuillien et la ville du Rœulx.

La vie de Feuillien fut, au fil des siècles, narrée par les auteurs au travers de différentes *Vitæ* (« Vies »), dans la tradition du récit hagiographique (l'écriture de la vie des saints, voire de leurs miracles), si bien qu'il est parfois difficile de distinguer le vrai du faux, le mythe et la réalité.

Nous savons ainsi que l'Irlandais Feuillien (Foillan, Faelan, Faolan, Pholian, Feuillan, Foilliani, Pholien) naît vers l'an 600 sur l'île d'Inchiquin, sur le lac Corrib, à l'ouest du Connemara. Issu d'une famille noble et élevé selon les préceptes chrétiens (il a d'abord été formé à la spiritualité ascétique du monastère celtique de Rathmat, avant de transiter par les monastères de Cluain-Fuerta – fondé par l'évêque saint Brendan, présenté comme son oncle – et de Kill-Fursa, fondé par son frère aîné), c'est en compagnie de ses deux frères, Fursy et Ultain, qu'il quitte une Irlande tourmentée par les invasions étrangères. Parvenus en Angleterre, ils fondent grâce au roi Sigebert d'Est-Anglie une communauté monastique à Cnobheresburg, dans le Suffolk, vers 634, au sein d'une forteresse romaine – site couramment identifié à Burgh Castle. Feuillien en prend la direction en tant qu'abbé lorsque Fursy se retire en un ermitage avant de se rendre sur le continent, en Neustrie, afin de poursuivre sa mission d'évangélisation (où il fonde le monastère de Lagny-sur-Marne). En proie aux guerres qui divisent la terre d'Angleterre et qui opposent le roi chrétien des Angles de l'Est et ses voisins païens, le monastère est pillé, détruit, et les moines sont faits prisonniers. C'est par le paiement d'une rançon que Feuillien libère ses frères et s'exile sur le continent en emportant avec lui les livres saints et les reliques.

Au royaume des Francs, ils arrivent à Péronne, où Fursy avait fondé un monastère, et apprennent le décès de celui-ci. Accueillis par Erchinoald, maire du palais, ils prennent distance de ce dernier et gagnent l'Austrasie pour se rendre à Nivelles, où se trouvait déjà une communauté de moines irlandais. Gertrude, fille de Pépin de Landen, y avait fondé un monastère double, dont elle était l'abbesse. Elle cultiva de profonds liens d'amitié avec Feuillien, qu'elle mit à contribution pour l'organisation de son monastère, notamment dans le domaine de l'enseignement des Saintes Écritures et de la célébration de l'office divin. À des fins de rayonnement et pour évangéliser les populations au sud de la Sambre, Gertrude, sa mère Itta et son frère Grimoald, maire du palais, le soutiennent pour la fondation d'un monastère à Fosses, sur un domaine de leur possession en bord de Biesme, affluent de la Sambre. La communauté irlandaise, menée par Feuillien, s'y établit vers 650 en un monastère suivant la règle de saint Colomban.



Pour toutes ces raisons, Feuillien, comme d'autres *peregrini* et gyrovagues de son époque, a illustré un idéal monastique de l'Antiquité tardive et des premiers siècles du Moyen-Âge, fondé sur une quête itinérante, une *peregrinatio pro Christo* (se libérer de toute attache pour marcher dans les pas du Christ), tout en nouant des liens d'amitiés et d'opportunités avec certaines élites – ce qui atteste que ces pérégrins (Colomban, Fursy, Feuillien) disposaient d'un capital social important, construit au fur et à mesure de la *peregrinatio* ou bien dès avant le départ d'Irlande.

Revenons à cette pérégrination : afin de poursuivre son œuvre évangélisatrice, Feuillien délègue la gestion de la communauté de Fosses à son frère Ultain. Il reprend la route, et c'est ici que la vie du pérégrin fera légende : l'épisode de son martyre sera relayé par une littérature permettant difficilement de faire la part des choses entre le mythe et la réalité.

Pour comprendre ce qui s'est effectivement passé lors du dernier voyage de Feuillien, qui lui coûta la vie, l'historien doit se livrer à l'examen des sources, qui sont, pour l'essentiel, des documents textuels. D'abord, il apparaît nécessaire de remonter aux sources les plus fondamentales, c'est-à-dire premières : les plus proches de l'événement. Notre objectif, ici, sera de relever et de décrypter dans ces textes les indices topographiques localisant l'endroit possible de la mort de Feuillien – pour ensuite examiner la façon dont ce lieu a pu être dépeint.

Les *Vitæ*, et la tradition d'Ampolinis

Partons d'abord du premier texte sur la vie du saint, rédigé vraisemblablement peu de temps après sa mort. Il serait le travail d'un moine de l'abbaye aux hommes de Nivelles, daté des alentours de 656-59. L'auteur aurait donc été un témoin, indirect certes, mais contemporain de l'événement. Ce texte, assez court (et redécouvert au XIX^e siècle seulement), est en réalité un appendice à une Vie de saint Fursy : l'*Additamentum Nivialense de Fuilano*. L'écrit relate très brièvement l'épisode de l'assassinat, sans guère de précision, et pour cause : personne ne sait exactement ce qui s'est réellement produit, entre le départ de Feuillien et le moment où, bien plus tard, son corps et celui de ses trois compagnons furent retrouvés. L'absence d'information, dans ce laps de temps, a certainement été comblée par quelques suppositions, voire inventions strictement imaginaires. Toute information relatant cet événement doit en conséquence être reçue avec précaution.



Précisons d'emblée que le trajet suivi par le groupe est lui-même incertain. D'où est-il parti, et où se rendait-il ? Si à la lecture du texte les historiens émettent l'hypothèse que Feuillien venait de célébrer la messe de la Saint-Quentin, le 30 octobre, à Nivelles, et qu'il repartait le lendemain vers un endroit non précisé (« cum ad dictum placitum minime pervenissent », ou la mention d'un rendez-vous, sans précision : « à l'endroit convenu »), d'autres estiment qu'il partait de Fosses et se rendait à Nivelles (le sens de *dictum* est discutable, pour certains commentateurs : endroit *convenu* ou endroit *susdit*, ce qui renverrait, dans cette seconde option, à Nivelles, plus tôt évoqué dans le texte). Un passage de l'*Additamentum* est un sujet de discussion entre historiens : « allait-il » ou « avait-il » chanter/chanté la messe ? « Foilnanus (...) pro utilitate gregis sibi commissi, iter adgrediens (,) die vigiliarum sanctissimi martyris Quintini (,) missarum sollempnia in Nivialensi ecclesia decantans, senioribus supplicans fratribus (...), valedicens omnibus profectus est ». La construction syntaxique présente une suite de participes présents et une absence de ponctuation qui n'aident pas à la traduction du texte, et à une bonne compréhension de l'enchaînement des événements. Cela fait toute la différence, du point de vue géographique, et nous pourrions, au regard des textes, faire parler les cartes, mais ce n'est pas le sujet de cette présentation (nous renvoyons le lecteur aux travaux de Paul Grosjean, Gabriel Wymans et Alain Dierkens sur cette question). Toujours est-il que, lors de ce déplacement, Feuillien et ses compagnons arrivèrent, à la tombée de la nuit, au sein d'un hameau non nommé, et, selon l'auteur, furent guidés dans une habitation pour y passer la nuit. Une nuit qui sera décisive, car les compagnons vont y perdre la vie, victime de la duplicité de leurs hôtes : ils avaient été trompés, l'hospitalité était feinte, et ils furent massacrés (Feuillien, rendant grâce à Dieu, en aurait eu la tête tranchée). Leurs corps, qui ne seront retrouvés que plus tard, nous apprend l'auteur, avaient été enterrés dans une fosse, sous une porcherie, et leurs biens (chevaux et autres) avaient été vendus.

Nous disposons, avec cet écrit, de peu d'indices topographiques : un hameau, quelque part sur un trajet dont on ne connaît précisément ni l'origine ni la destination. En d'autres termes, cette source ne fournit pas assez d'éléments pour déterminer le lieu du martyre.

La première *Vita* proprement dite (du moins la première conservée) est écrite quelque... trois cents ans plus tard, entre la fin du X^e et le début du XI^e siècle, par un dénommé Paul, moine ou chanoine de Nivelles. Trois siècles d'écart, ce n'est pas rien ! Aussi faut-il, une fois de plus, recueillir avec prudence les informations fournies par cette Vie (qui a pour intention de dépeindre un parcours de vertu, plus que de livrer un récit historique critique et fidèle à la réalité). Dans cette *Vita prima*, Feuillien a assumé l'office à Nivelles, à l'occasion de la Saint-Quentin, et il



se met en route avec trois disciples. Paul nous apprend (c'est ici que s'amorce, semble-t-il, une tradition que poursuivront et augmenteront les textes ultérieurs) qu'ils arrivent dans les bois attenants au monastère de Gertrude : le bois ou la forêt de *Sonefia*. C'est là qu'ils auraient été trompés par une fausse hospitalité, et tués. À peu de choses près, le scénario est identique au texte précédent. Mais un élément est neuf : la localisation du bois de *Sonefia*. Retenons cette information, mais gardons-nous à ce stade de toute interprétation hâtive.

Un peu postérieure, au XI^e siècle, la *Vita secunda* est rédigée par un moine de Fosses. Contentons-nous d'en retenir la mention, ici encore, du village de Sonefia : « villam quae vocatur Sonefia ».

Si la *Vita tertia*, toujours au XI^e siècle, ne nous apprend rien de plus, la *Vita quarta*, elle, se veut plus précise. Elle est l'œuvre d'Hillin de Fosses, chanoine et chantre de la collégiale de Fosses, qui rédige, à la fin du XI^e siècle, vers 1100, une Vie métrique (une poésie versifiée) de Feuillien. En ce qui concerne la question du *locus*, et de sa dénomination, la figure d'Hillin est absolument décisive, centrale. En effet, non seulement, il situe la scène du martyr dans la forêt Charbonnière, près du village de *Sonephia*, mais plus précisément encore, en un lieu qui, dit-il, est nommé *Ampolines* « par les indigènes ».

Attirons l'attention sur la description de ce lieu. Le caractère bucolique sert la justification de la halte : cherchant le repos, Feuillien aurait décidé de s'y arrêter. Hillin décrit une plaine, bordée par des arbres et des buissons ; un endroit de quiétude appelant au répit. Les bergers venaient y faire paître leurs troupeaux. Au milieu se dressait un monticule moyennement élevé. Plus loin, il écrit : « Cet emplacement est censé/jugé par un nom digne car il y a toujours un environnement prospère/puissant (*pollens ambitus*) en lui ». *Ambitus* peut être traduit par « environnement », « ce qui entoure », « pourtour, enceinte ». Nous reviendrons sur la description de ce lieu, et sur cette formule d'*ambitus pollens*.

Notons également, concernant le déplacement de Feuillien et de ses compagnons, que le trajet décrit est celui devant le mener de Nivelles à Haumont, dans l'actuel Nord de la France (où Madelgaire, devenu saint Vincent, avait fondé un monastère). Feuillien serait donc décédé en allant voir Madelgaire / Vincent, originaire de Strépy, fondateur du monastère de Hautmont et, plus tard, de celui de Soignies. Cette destination est controversée, sujette à débat ; nous y reviendrons brièvement.

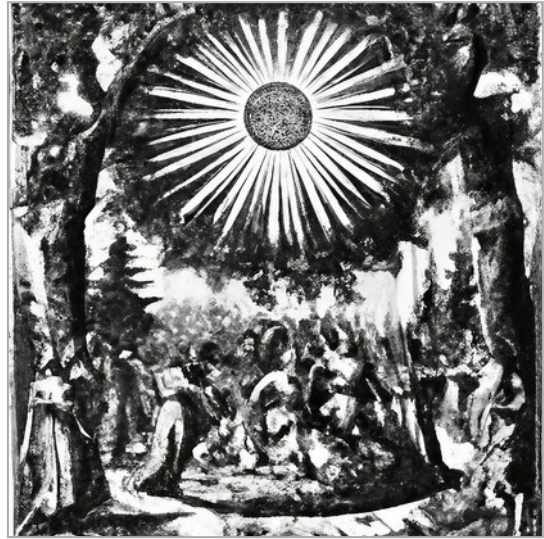
Hillin est également l'auteur d'un autre texte, *Miracula Foillani*, évoquant cette fois les miracles du saint. Il écrit : « En pays de Hainaut, dans une forêt nommée



Charbonnière, au lieu dit Ampolinis, à la limite de la paroisse du village de Sterpeis, où fut versé le sang innocent du bienheureux Foillanus le martyr, un autel fut érigé à la louange de Dieu en l'honneur du martyr lui-même ». Hillin évoque ici, aux confins de la paroisse de Strépy, un autel et une petite église en bois élevée à l'endroit du martyre, au centre d'un atrium circonscrivant un espace cultuel sous le patronage de Feuillien. On y célébrait un office où affluaient les dimanches et les jours de fête les habitants des bourgades environnantes. Situer cet endroit est assez simple, car c'est à l'emplacement de ce lieu de culte et de cet édifice, que l'on trouvera mentionné dans les textes sous le nom de « chapelle de Sénophe », que sera fondée, en 1125, l'abbaye Saint-Feuillien du Rœulx. Cet encloître sacré de Saint-Feuillien, qui précéda le monastère, constituerait en cela le noyau de la ville du Rœulx. Néanmoins, à ce jour, rien ne permet de lier, de manière catégoriquement objective, ce lieu et l'assassinat de Feuillien. Est-ce réellement l'endroit où il fut massacré ? Peut-on être assuré d'un lien entre le crime de 655-57 et cet édifice, en 1100 ? Nous manquons de documents pour en être véritablement sûrs.

La Vie métrique de Feuillien telle que l'a composée Hillin sera au siècle suivant mise en prose par Philippe de Harveng, abbé prémontré de l'abbaye de Bonne-Espérance. Dans cette *Vita quinta*, Feuillien part de Nivelles, pour regagner Fosses, tout en s'autorisant un détour pour visiter Madelgaire. Mais dans cette version, c'est à Soignies qu'il entend le visiter (une hypothèse qui n'est pas retenue par les historiens, le monastère de Soignies ayant été fondé vers 670, soit une quinzaine d'années après la mort de Feuillien). Sur sa route, il trouve une plaine, agréable, avec en son centre un petit monticule (*tumulus*), un ruisseau qui murmure, un pâturage. L'auteur mentionne également une tour de guet, avec une vue sur l'environnement alentour. Feuillien et ses compagnons y font une halte, et demandent leur chemin à un homme qui passait là. Celui-ci leur explique qu'il se rend à *Seneffia*, mais que le lieu où ils se tiennent se nomme *Ampolines*. « Cet endroit est appelé Ampolines, c'est-à-dire abondant dans la circonférence (*ambitus pollens*), parce que celui-ci est entouré naturellement d'une forêt, s'étend sur une plaine d'une surface agréable, dont la fécondité sourit aux hommes et aux bêtes », dans le murmure du ruisseau et de sa source.

Au fil des *Vitæ* s'additionnent les détails topographiques : forêt charbonnière, bois de *Sonefia* ou proximité du village de *Seneffia*, *Ampolines*, clairière féconde avec monticule, vue sur les alentours, ruisseau, source ou fontaine. Si nous n'avons pas l'assurance que c'est bien là qu'eut lieu le crime, une chose est certaine : au moment où ce texte est rédigé, l'abbaye Saint-Feuillien existe déjà au Rœulx (et l'auteur devait nécessairement connaître les lieux). Nous sommes donc assurés que le paysage décrit est bien celui du Rœulx.



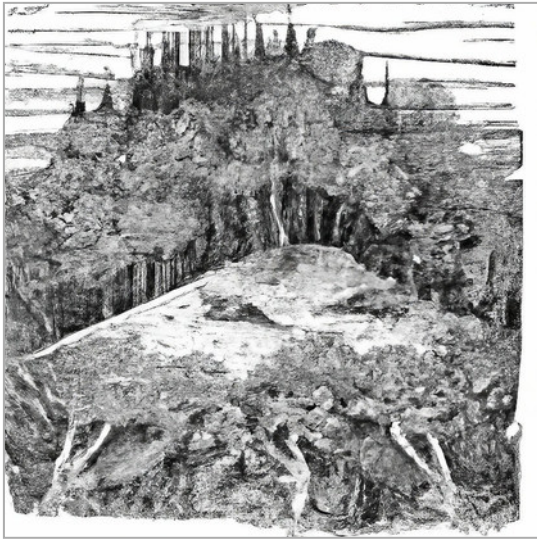
Tous les éléments sont à présent réunis pour construire de nouveaux récits, de nouvelles versions de la vie du saint, sur cette base établie. Chaque auteur la complétera à sa guise d'extrapolations et de détails imaginés.

Citons parmi d'autres Johannes Molanus, théologien flamand qui, au XVI^e siècle, dans son *Natales sanctorum Belgii*, reprend le nom introduit par Hillin, avec pour graphie *Ampolim*.

Un peu plus tard, Jacques Desmay, docteur de la Sorbonne et chanoine de Peronne, publie une *Vie de saint Fursy* « recueillie de plusieurs anciens auteurs », dans laquelle il écrit, concernant Feuillien : « Il arriva dans un lieu dédié à Apollon, dans une forêt nommée Charbonnière, appelée à présent Sueffe, entre Soignie et Nivelles, où il fut massacré par des Idolâtres ». D'une façon particulièrement explicite, et délibérément orientée, l'auteur interprète le toponyme « Ampolinis » comme le « lieu dédié à Apollon » ! Une interprétation qui persistera, à travers les temps. Est-elle fondée ? C'est ce que je proposerai, dans un instant, d'estimer.

Viennent ensuite les travaux de François Vinchant, *Annales de la province et comté du Hainaut*, rédigées à la charnière des XVI^e - XVII^e siècles. Reprenant le texte de Molanus, et donc les versions d'Hillin et de Philippe de Harveng, il note dans cette annale (écrite dans une perspective historique, et non plus hagiographique) que Feuillien et ses trois compagnons se rendaient à Soignies pour visiter Vincent, immobilisé par la maladie (de goutte). Ne sachant bien le chemin, il s'égara en la forêt de Seneffe (qui est une partie de la Charbonnière), et arriva « en un lieu que Molanus appelle Ampolinis, pour avoir été le lieu où Apollon était adoré, où est à présent situé un monastère dédié en l'honneur dudit saint, joignant la ville du Rœulx ». Sur le lieu du martyre, Vinchant précise qu'on trouve une petite chapelle, auprès de laquelle se trouve une fontaine environnée de pierres.

En 1657 et 1674, c'est au tour de Sébastien Bouvier de publier deux ouvrages sur Feuillien, *Vie de Saint-Feuillien* et *Miroir de sainteté en la vie, mort et miracles de S. Fueillien, évêque et martyr*. Notons ici que l'auteur s'élève contre ceux qui n'attribuent le massacre qu'à la cupidité des assassins. Une autre raison, plus profonde, est à condamner. « Le persécuteur, écrit Bouvier, était armé d'une double torche, l'une allumée par l'avarice pour s'emparer de l'or, l'autre allumée par l'impiété pour anéantir le Christ ». Ce geste d'impiété renforce l'image vertueuse du saint, victime des serviteurs du Mal – ces païens, adorateurs d'Apollon.



Un aspect qui caractérise encore la *Vie de saint Feuillien, évêque et martyr*, rédigé en 1739 par Jean Rousseau, ancien chanoine de Fosses. Le style est romancé, plein d'emphase. Par rapport à localisation du crime, qui nous intéresse, voici comment il situe la scène : « Dans les épaisseurs de la forêt de Seneffe » se trouvait « une petite vallée nommée Ampolline, où l'on adorait la fausse divinité d'Apollon ». Les termes utilisés ne manquent pas de souligner la fonction de ce texte, dans la tradition hagiographique : présenter le saint comme un modèle de vertu, face à ceux, païens, qui l'ont sacrifié sur l'autel du mal. « C'était des hommes perdus et livrés à l'iniquité de l'esprit de satan (...) impies (...) projets de l'enfer (...) suppôts de Belial » ... On comprend en quoi le recours à la figure d'Apollon sert les auteurs : « Quel beau théâtre où le sang de nos saints allait effacer le culte de cet idole, et allait donner naissance à celui du vrai Dieu, en consacrant ce lieu à son service, et le changeant en un de ses temples ». Ou la victoire du christianisme sur la religion païenne. Voilà quel était le destin de Feuillien : « Par l'effusion de son sang tout éloquent renverser le Parnasse, confondre la fausse sagesse de cet Apollon fabuleux et de ses Muses, et élever sur ses ruines une maison de la véritable sagesse, de la connaissance, et de l'adoration d'un Dieu qui surpasse toutes les sciences ». Feuillien avait vaincu Apollon et ses impies adorateurs. Son sang avait nettoyé la terre : au temple d'Apollon se substitua une église, puis une abbaye.

Notons également dans ce texte les innombrables parallèles avec la vie du Christ, ou figures de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est l'*imitatio christi*, ou l'imitation de Jésus-Christ, proposée par beaucoup d'auteurs spirituels dès le Moyen-Âge comme chemin d'une véritable union avec le Christ. Ainsi, au moment de son martyre, Feuillien ne résiste pas, et formule : « pardonnons-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ».

A contrario de ces récits fictionnalisés, délibérément orientés, transpirant une ferveur religieuse parfois douteuse, vont se développer des regards animés par le souci de la critique historique. C'est d'abord le cas de la Société des Bollandistes, société savante belge fondée au XVII^e siècle dont le but premier est l'étude de la vie et du culte des saints. Dans leurs *Acta Sanctorum*, ils ont livré un travail exceptionnel de synthèse des différentes *Vitæ* de saint Feuillien, ouvrant à différentes analyses, notamment au sujet du lieu-dit « Ampolinis ». Ce que recouvre le terme, toutefois, reste un mystère, malgré quelques interprétations limitées.

Le développement de l'archéologie va également orienter certaines lectures, comme celles, au XIX^e siècle, de Théophile Lejeune et de Jules Monoyer, qui vont se livrer à des recherches de terrain, directement sur le territoire du Rœulx. Lejeune pense que Feuillien a été emmené dans un « vallon solitaire situé au fond de la forêt », dénommé Ampolline, « c'est-à-dire Vallée d'Apollon, à cause du culte qu'on y rendait dans les premiers temps au dieu du soleil et de la lumière ». La

ro uelle fuit. De layomam reuertens. foillamū
et ultimum locos egregios uisitare deberet.
Qui scilicet iurum emilianum latimascens cō
gregationi p̄ferent. iter accelerat. et mūdo
haimonis dū al nomine maceriat hospitatus.
ubi quādam dñs ei orōm̄ fauent. ip̄ius p̄ncipit
umai filium suscitatur. p̄t q̄ spem consolatio
nis recreatur. ii aliquāty commorant graui in
firmitate dep̄mitur. Quia ū fidelem suum om̄ps
d̄s iam digna disposuerat remunerari mercedē.
post anglicę uisitatiois consolatioē. post sacri
corporis et sanguinis sumptam uiuificationē.
animam ei celesti palatio collocat. corp̄ q̄ eius
uirtut̄ multos miraculor̄ frequentationib̄ hono
rant. hodiernū diem specialit̄ eius scē memo
rie consecrat. Corp̄ ū illi ab illudm̄ uiro creche

ro-
ma-
ibo-
e-
dic
tia
dā hostes, provinciarum opima depopulati, ibenū tran-
sire; pluribus suorum in Romano solo relictis, ad repe-
tendam populationem paratis. Cum quibus congressus
Romanis accommodus fuit; multis Francorum apud
Carbonariam ferro peremptis.] Carbonaria sylva
is hodie Belgii tractus est, qui Hannonia dicitur,
olim vera Nerviorum sedes. ita dicta à carbonibus,
qui ex fagis inibi frequentibus, tunc (ut & hodie)
fieri, & ad vicinos deferri solebant. Eo nomine
medix præsertim ætatis Scriptores utuntur: ut
apud Meyerum Molanumque ex veteribus schedis
sua concinnantes videre est; in vita S. Foliani
præsertim, qui circa annum Christi 660. in Carbo-
naria sylva, loco Ampolinis, quod hodie Rhodium
(le Raulx) dicitur, martyrium passus est. Porro
superstes etiamnum via militaris est, quæ ab Agrip-

LA VIE
DE SAINT
FEUILLIEN
E V E Q U E
ET
MARTIR,
Patron de la Ville de Fosses au
Pais & Diocese de Liege.
Par M. J. ROUSSEAU, Doyen Curé de
Marchienne au Pont, & ancien
Chanoine de Fosses.

nteul (Seine-et-	que, Luxembourg).
ch (Prusse Rhé-	Amfiacus. Imphy (Nièvre).
s).	Amiliavum, ministerium. Mil-
treuille (Haute-	hau (Aveyron).
reppes (Aisne).	Ammonia. Les Amognes, ré-
(Ardennes).	gion avoisinant Nevers.
, mon. Hautvil-	Ampennum, portus. L'Empau,
on. (pagus Hai-	c ^{de} Beauvoir-sur Mer (Ven-
mont (Nord).	dée).
uers - sur - Oise	Ampliacus. Anthiac (Dordogne).
se).	Ampolinis. Le Raulx (Belgique,
icaria. Alviagnac	Hainaut).
re. Ammersch-	Ampucius. Ampuis (Rhône).
-Lorraine).	Anagia. Nages (Gard).
Amanzé (Saône-	Anagrates. Annegray, c ^{de} de la
	Voivre (Haute-Saône).
	Analiacus. Naillat (Haute-
	Vienne).
	Anast, vicaria. Maure (Ille-et-
	Vilaine).

vallée qui a été le théâtre de ce crime aurait acquis une grande célébrité, attirant pèlerins. Par suite de cette affluence, cette partie de la forêt Charbonnière fut défrichée (rappelons la racine latine *rhodus* ou germanique *röde*, signifiant « essartage », « défrichement », à l'origine du nom *Rœulx*), « en état d'être habitée, et s'appela Sénophe, nom qu'elle portait encore au XII^e siècle ». C'est l'endroit de ladite chapelle de Sénophe, cédée par les chanoines de Fosses aux Prémontrés, en 1125 ; ils y fondèrent l'abbaye Saint-Feuillien (signalons ici que la « capella » de Sénophe n'a, pour certains historiens, jamais existé : elle serait une invention d'un faux attribué à l'évêque Burchard de Cambrai et daté de Sénophe en 1125).

En 1885, Jules Monoyer, dans son *Archéologie populaire du canton du Rœulx*, semble apporter du crédit à la tradition selon laquelle Ampolinis serait le souvenir d'un ancien lieu de culte dédié à Apollon. Ce fait est selon lui d'autant plus probable que, à l'arrivée des Romains, les Nerviens adoraient entre autres divinités, Zun, Sun ou Son, le soleil — dont l'immense forêt de Soignes (*Silva sunnica*) était le sanctuaire. Or l'un des principes politiques de Rome était de se faire accepter des peuples domptés en respectant voire en flattant leurs idées religieuses. C'est ainsi que put se dresser dans un vallon de la forêt un temple d'Apollon, par assimilation du polythéisme gréco-romain avec celui des tribus germaniques (Apollon fut assimilé à Zun). Ampolinis tirerait donc son nom d'Apollon, comme Dinant prit celui de Diane, Famars celui de Mars, Jeumont celui de Jupiter. Je me permettrai de mettre en doute, dans un instant, cette hypothèse.

Au même moment, vers 1886, et ce fait est à mes yeux significatif, le jésuite Guido Maria Dreves publie une collection d'hymnes latins médiévaux de l'Église catholique (de la période 500-1400). L'un d'eux, consacré à Feuillien, fait une explicite mention à *Ampollinis*, que l'on trouve là (sous la correction sans doute du jésuite) orthographiée *Apollinis* : un renvoi explicite à la figure d'Apollon et à son culte présumé (*impiis*, dans le texte). La date de cet hymne nous est inconnue : quelle est la part du jésuite dans l'interprétation apollinienne d'Ampollinis ? Cette interprétation aurait-elle pu être antérieure au XVI^e siècle ?

Vient ensuite, en 1913, un ouvrage étonnant publié par Norbert Friart, chapelain de Bonvouloir : *L'histoire de Saint Fursy et de ses deux frères*, Feuillien et Ultain. On sent l'auteur imprégné des textes historiques mais aussi des recherches récentes en matière d'archéologie (il mentionne les travaux de Lejeune – son inspirateur – et Monoyer). Le texte, romancé, est inspiré, au caractère romantique ; sa ferveur religieuse s'exprime nettement dans l'emphase de certains passages (qui rappelle la tradition hagiographique). Il y a là beaucoup de poésie, dans la description des scènes, des lieux et contextes... mais on ne peut se fier totalement aux éléments



rapportés, qui relèvent du récit. Je dirais même du *tableau*, tant les descriptions automnales abondent et dépeignent un paysage que Norbert Friart connaît bien, puisqu'il y a passé son enfance – on le sent hanté par le souvenir du parc du château des Princes de Croÿ-Rœulx, les berges des étangs, les vestiges de l'abbaye et les bois environnants. Il entreprend d'ailleurs une marche, de façon à reconstituer le chemin qu'auraient pu emprunter Feuillien et ses compagnons. La description des paysages traversés est pittoresque. Friart estime que Feuillien, partant de Nivelles, serait passé par Feluy, Marche, Mignault, « en laissant à droite les sombres fourrés d'Ampollinis qui dominaient Le Rœulx » jusqu'à Strépy où habitaient Waudru et ses deux filles. Là, ils comptaient s'arrêter pour prendre le repas du soir et célébrer le lendemain matin les saints mystères. Ils devaient ensuite reprendre le chemin d'Haumont. Car, en s'appuyant sur ce que Vinchant avait relaté dans ses Annales, Friart pense que Feuillien allait visiter Madelgaire, malade, à Hautmont (il discrédite les auteurs qui évoquent une visite de Vincent à Soignies, le monastère de Soignies n'ayant été bâti que vers 670). Il va jusqu'à évoquer une autre raison à cette visite : le coup d'état de Grimoald, frère de Gertrude et maire du palais, et de l'évêque de Poitiers, Didon. Mais cela, c'est une autre énigme, un autre récit. Ne nous égarons pas, à notre tour.

Dans une tentative de comparer le paysage (les éléments topographiques qui le constituent) du VII^e siècle à celui d'aujourd'hui, Friart suggère que les lieux ont peu changé : « Tel ravin profondément encaissé de la vieille forêt, par où d'idolâtres habitants de l'antique Nervie se rendaient à quelque source mystérieuse pour y adorer ses ondes intarissables, a conservé l'aspect ravagé qu'il avait alors et que lui ont connu les passants solitaires qui l'ont parcouru depuis ces temps éloignés jusqu'à nos jours ». En évoquant une clairière herbeuse, il commente : « on y arrivait par les légères pentes d'un coteau au bas duquel se voyait une source. Ses eaux d'une limpidité admirable et d'une apparente immobilité, quoique sans cesse renaissantes, s'écoulaient avec des reflets d'argent dans le lit qu'elles s'étaient creusé à travers les bois. Leur humble cours (...) réjouissait du tendre et mélodieux murmure de ses eaux cristallines le silence de la forêt. » « Cette source se voit telle encore dans les bois du Rœulx. Le peuple l'appelle la Fontaine sans fond. Les Nerviens païens, qui vouaient un culte aux fontaines, l'avaient entourée d'une clairière qui a disparu ». Relevons ici le culte aux fontaines – nous y reviendrons bientôt. Notons aussi une superbe description de l'étang du parc et de son îlot, en lien avec la figure d'Apollon. Friart, homme d'Église, s'appuie très clairement sur l'hypothèse de la survivance du vieux culte (naturaliste) des ancêtres, cultivant une haine contre le culte nouveau (chrétien) (notons à ce titre le parallèle qu'il fait avec la Franc-Maçonnerie, le socialisme et les « monstres » de la Révolution française : tous ceux là sont les ennemis jurés de l'Église, et les Ampolliniens ne valaient pas mieux).

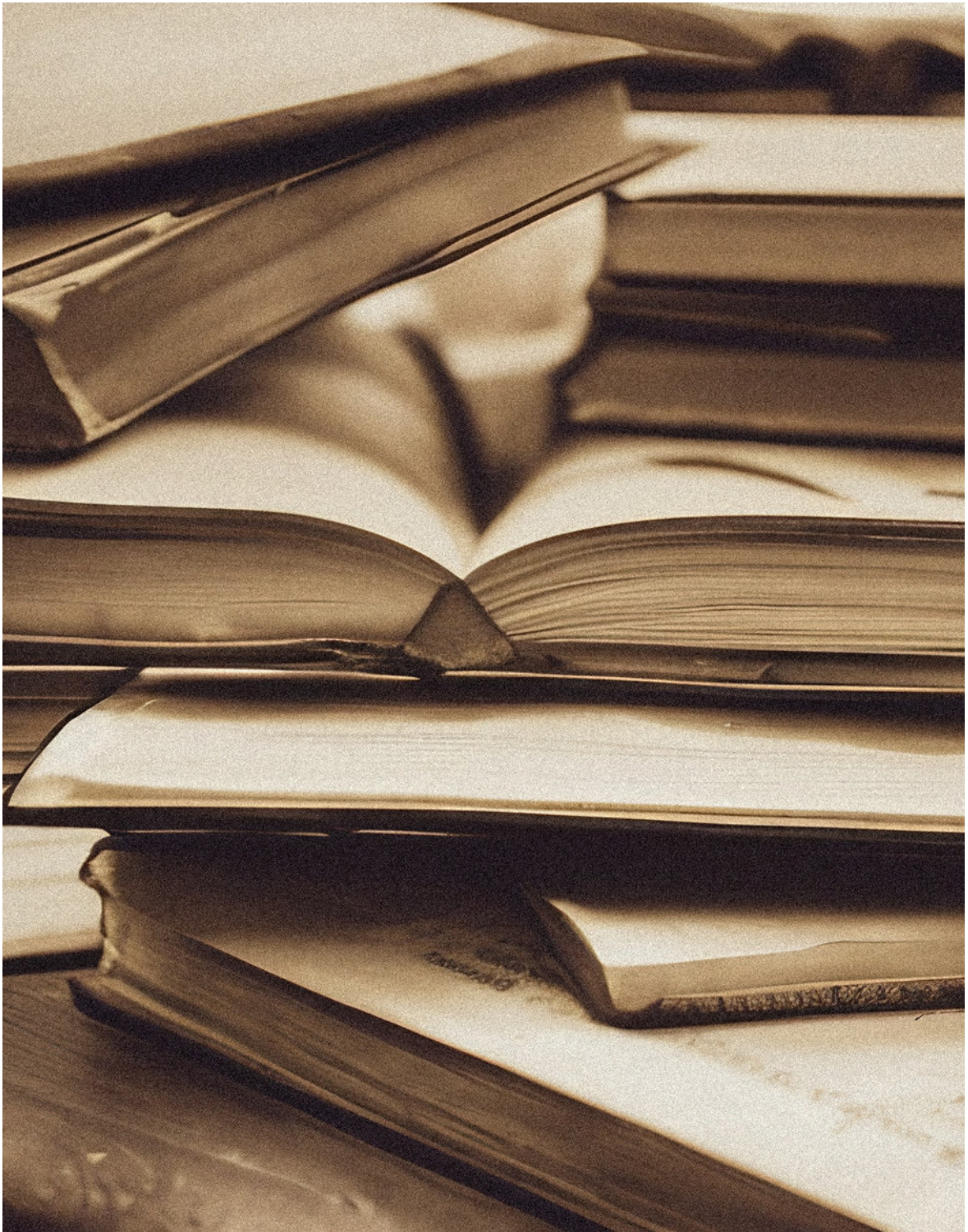


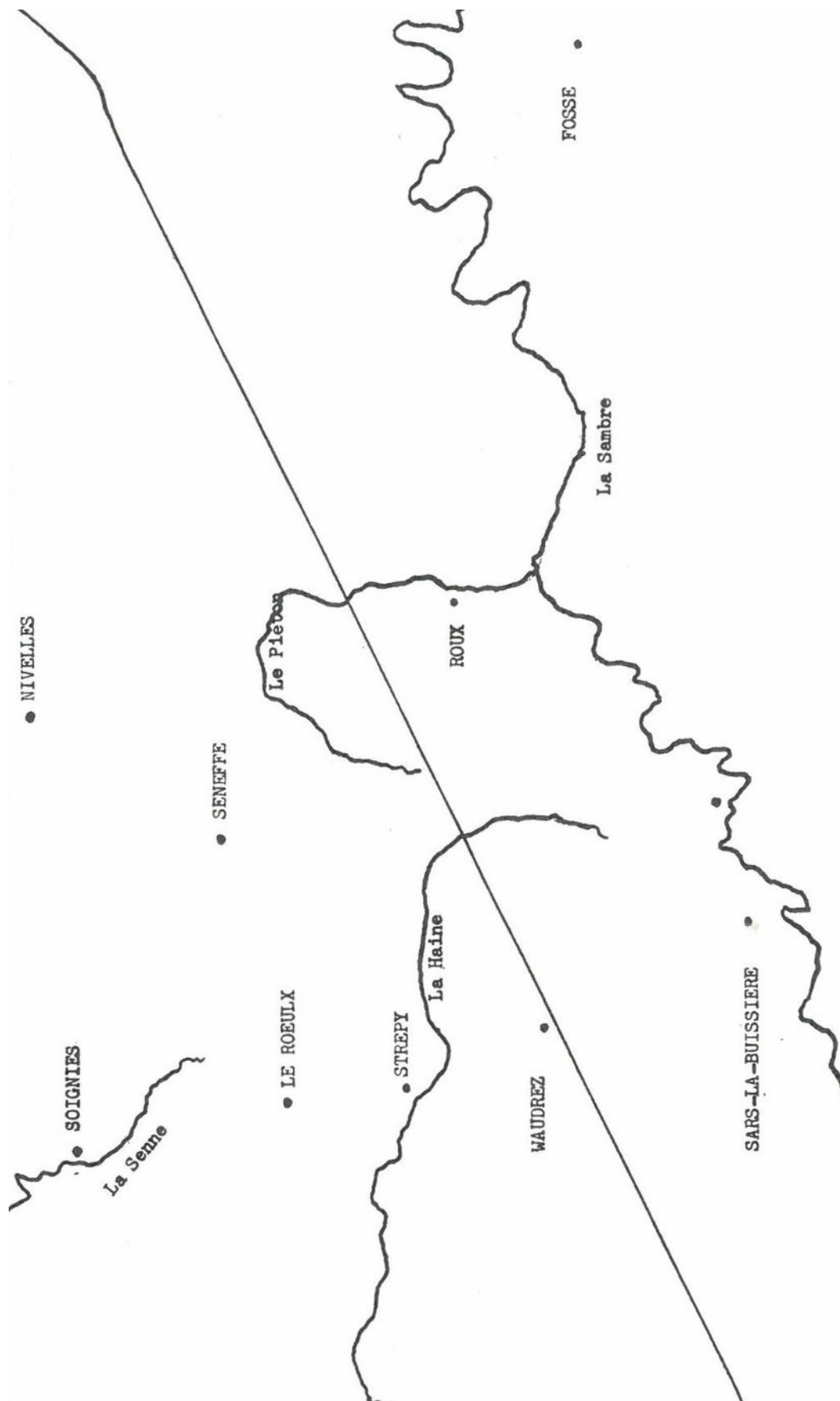
Au XX^e siècle, plusieurs auteurs vont opérer la synthèse de toutes les connaissances sur le sujet, au travers de regards critiques, fins et savants d'une acuité impressionnante.

C'est le cas de Paul Grosjean, jésuite belge, bollandiste et érudit celtique, qui en livre une analyse aussi fascinante que complète dans ses *Notes d'hagiographie celtique*, en 1957. Par une démonstration d'une grande précision, richement étayée, il tente de situer la date et le lieu du martyre, dans une approche comparative (des sources) qui, à la lecture, semble imparable. En ce qui concerne le lieu-dit Ampolinis, rien de capital ne semble à relever, qui n'aurait déjà été dit. Son analyse du chemin parcouru par Feuillien, lors de ce trajet, est toutefois intéressante, et l'hypothèse d'un voyage de Fosses vers Nivelles, devant le mener à Péronne ou Lagny, en passant par Waudrez, sur l'ancienne chaussée romaine de Brunehaut, est assez pertinente. Comme dit, nous pourrions faire parler les cartes des voies de communications, romaines notamment, mais ce n'est pas directement l'objet de cette étude.

Il me faut également mentionner les travaux tout aussi recommandables de Gabriel Wymans et Alain Dierkens, qui à leur tour livrent d'excellentes synthèses et analyses des sources, en proposant chacun des interprétations dont je reprends, de façon éparse, dans cette présentation, quelques éléments. Inutile donc de nous y arrêter plus avant.

Sur base des éléments qui ont été relevés dans ce corpus de textes, passons à une approche compréhensive et interprétative : que devons-nous comprendre, que pouvons-nous interpréter ? Le lieu-dit Ampolline a-t-il jamais existé ? Correspond-il au territoire de la ville du Rœulx ? Que pourrait signifier ce nom ? Pourquoi a-t-il disparu ? Sans prétendre avoir réponse à ces questions, autorisons-nous, modestement, à suivre quelques pistes et livrer quelques réflexions.





Præagere suis visus erat lacrymis.

Nam sese quasi mox sit dissolvendus agebat,
Finis sollicitum semper habens animum.

Ece valedictis cum fratribus et benedictis,

Missarum expleto digniter officio,

Vectus equo gradiatur, paucique virum comitantur,

Qui præstent placidis ejus in obsequiis.

* fratrem
Fossis conventum medietur visere fratrum *,

cod. Intus et exterius si vigeat loculus.

transit
31 Sed tamen ante frui fert se sermone beati

per domum
Præcelisque viri velle Madelgarri,

S. Vincentii,
Cui cognomen erat Vincentius, isque nitebat

Tum clari merito nominis in speculo.

Quem vice quisque sua sexus utriusque caterva

Lenibant verbis sæpe salutaris,

Ut quasi conversus per vitæ dogmata fructus

Gignens in cælo congreget in Domino.

Ad nos quod Schotti de venerunt vel Hiberni,

Hic, ceu res patuit, maxima causa fuit.

Nam magnæ famæ vir equestri notus in arte,

Clarus prosapiæ nobilitate suæ,

Francorum regi pro strenuitate virili

* pro Charus?
Clarus * præ servis principibusque suis,

a Partibus occiduis princeps præfectus Hibernis a,

Pacis vicinis jura dabat populis.

Hinc dux magnifici remeans cum laude trophæi,

Aspirante bono cœlitus augurio,

Plures eduxit secum, rebus quoque fovit,

Quorum crevit ope Gallia tota fide.

Cui Gualdetrudis conjux erat auxiliatrix,

* forte
Utque * fovens inopes, hospitioque trahens.

Iste Madelgarius miles Domini pretiosus

Conservans votum, propositumque suum

Quo sancte vixit, quam plures inde retraxit

Moribus a priscis sævitæ veteris.

transit
In medio cumulus steterat mediocriter altus

Quo fuerat lignum pro theatro positum :

De cujus specula discernebat loca cuncta,

Agnoscebat pecorum quisque gregem proprium.

Exercere suos soliti fuerant ibi ludos

Ex vicis pueri conveniendo sibi,

Et resonare suis pastorum carmina musis,

Resque suas lectis texere de tillis ;

Ac simul allatis silvarum fructibus, omnis

Vallabat dictum turba sedens stadium.

Manabat fontis juxta liquidissimus amnis.

Almus concretus est brevis alveolus,

Quo potus dulcis fuerat pastoribus ipsis,

Cum quibus et pecoris dempta calore sitis :

Fontem Foillani c quem nuncupat incola sancti,

Fessus vir Domini quod requievit ibi.

F
c

34 Quosdam per callem transire tuetur eundem

Vir sacer a villa nomine Sonephia.

Quos ut scitetur callem, pausans operitur :

Sol occumbebat, et prope vesper erat.

Ecce salute data præsul pius atque recepta,

Primum quo ducat semita coepta, rogat.

Post locus hic planus visu specieque decorus

Quod nomen teneat, curat ut ipse sciat.

Hæc ad Sonephiam, referunt, duci via villam,

Hic locus Ampolines fertur ab indigenis :

Talis et hæc statio censetur nomine digno,

Nam semper pollens ambitus hujus inest.

Ut nomen dudum sibi cœlitus insinuatum

Percipit, esse suum scit prope martyrium.

Extimuit subitum caro martyrii cruciatum ;

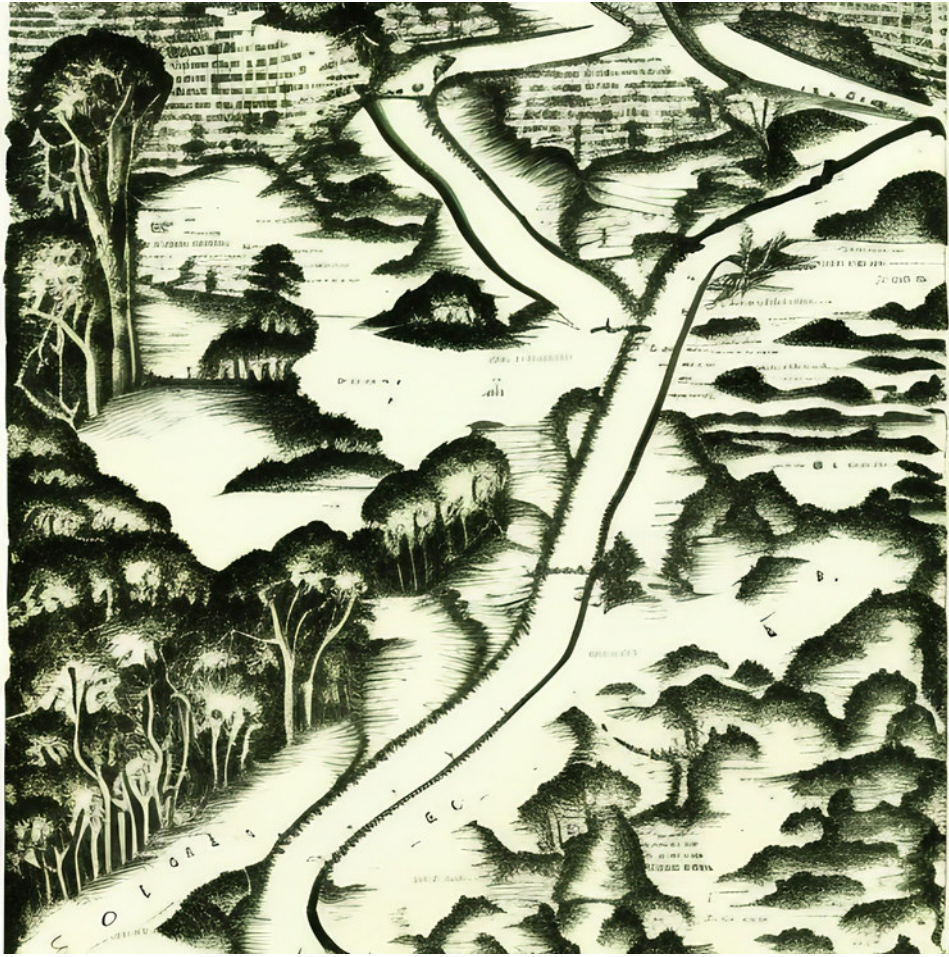
Sed caro quod timuit, spiritus hoc voluit.

Et quoniam suprema dies vitæ latet omnes,

Christus et ipse monet quisque sibi vigilet ;

prope Sone-
phiam a lu-
tronibus da
via deduci-
tur.

Huic





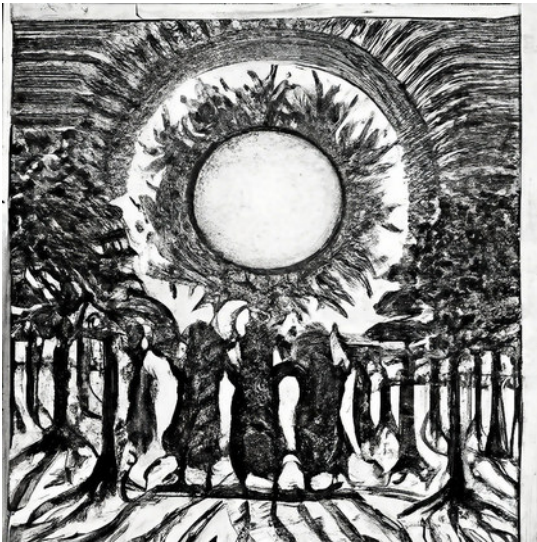












Ampolline : une approche compréhensive et interprétative

D'abord, j'ai souligné un aspect fondamental de la tradition hagiographique : ces textes ont pour but de situer, dans l'histoire, la vie d'hommes ou de femmes qui se sont illustré·e·s par leur sainteté. Ceux ou celles-là sont des personnifications de la vertu. Tout élément narratif pouvant servir ce dessein est donc bienvenu. Même si cela devient, au final, caricatural, tel un combat qui opposerait Apollon à Feuillien.

Pour mieux comprendre ce qui est en jeu, remontons aux sources de la christianisation, en nos régions. On pense parfois qu'elle a consisté en une politique agressive visant à supplanter l'ancienne religion au moyen de destructions et de réinvestissements d'anciens lieux de cultes païens, convertis en églises. Pour exemple, l'église consacrée à Pierre dans le secteur du Vatican a été érigée à l'emplacement d'un temple consacré à Apollon. Ce type de monument devient le symbole triomphant du christianisme. Ou encore les saints Cassius et Castus, qui auraient été martyrisés à la fin du III^e siècle, mais dont la légende ne s'est progressivement forgée qu'au cours du Moyen-Âge central. Conduits devant le temps d'Apollon pour y adorer l'idole, les deux saints refusent d'obtempérer et demandent au Seigneur de détruire le temple et de renverser les idoles afin d'aménager une église en ce lieu. Ce phénomène de transformation de lieux de culte païens en sanctuaires chrétiens est avéré dans bien des cas, mais n'est toutefois pas systématique. La transition entre les cultes (ainsi que leurs usages et leurs lieux) est souvent plus subtile.

Les recherches ont montré comment s'est opérée, dans l'histoire, la transition progressive entre paganisme et christianisme, et cela notamment au travers du culte des saints. Rappelons en effet que le christianisme, s'il s'affirme par son monothéisme, a intégré, depuis la fin de l'Antiquité, le culte d'une multitude d'êtres dotés de pouvoirs « surnaturels » : les saints.

Au IV^e siècle, les empereurs romains, bien que convertis, dirigent un empire encore majoritairement païen. C'est particulièrement le cas dans les provinces romaines de Germanie inférieure et de la Gaule Belgique. Dans ces régions faiblement urbanisées, la christianisation a été un processus assez long ; le christianisme ne s'est véritablement imposé qu'à partir des VI^e et VII^e siècles. Pourquoi cette transition fut-elle progressive ? Car s'il est relativement aisé aux chrétiens de détruire un temple ou d'abattre un arbre sacré, vénéré par les païens, il s'avère plus difficile de transformer les croyances et les pratiques populaires païennes, ancrées profondément dans la société.

Les prédicateurs de cette époque, dans leur entreprise d'évangélisation, vont ainsi « assimiler » des pratiques païennes, surtout dans les campagnes. C'est le



cas des cultes « naturistes » (le culte des arbres, pierres, sources et cours d'eau). Le développement du culte des saints constitue ainsi l'une des réponses que l'Église a apportées à partir des IV^e et V^e siècles : plutôt que de lutter de manière frontale contre ces cultes naturistes (qui seront fermement condamnés par le concile de Nantes en 658), les prédicateurs vont s'adapter aux réalités locales, en les associant à la figure de saints. Il semble que sur le territoire belge, cette assimilation culturelle ait été utilisée abondamment.

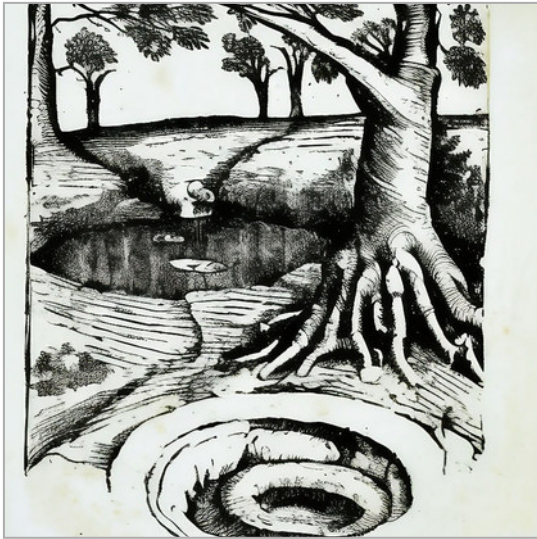
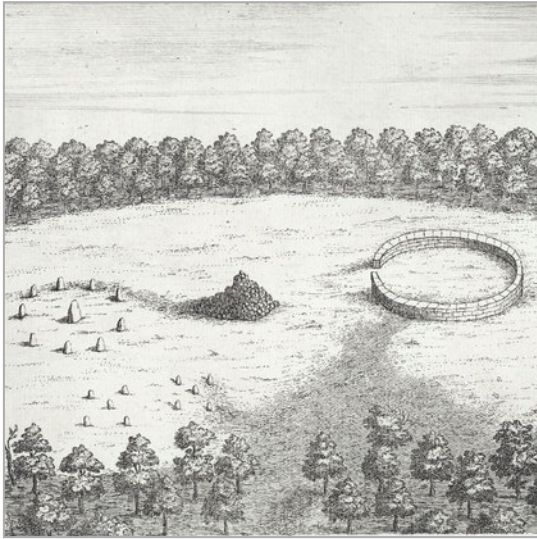
Ainsi, les arbres, et plus généralement les forêts, ont de tout temps occupé une place particulière dans les croyances et dans l'imaginaire des hommes. Il en va de même des sources et des cours d'eaux. L'eau est ainsi perçue comme élément purificateur, aussi bien chez les païens que chez les chrétiens, ce qui a sans doute favorisé ce phénomène d'assimilation. Au Moyen-Âge, tel un héritage des traditions païennes, de nombreuses sources vont être associées à la figure d'un saint (et, souvent, un saint céphalophore, c'est-à-dire qui porte sa propre tête). Bien souvent, une chapelle ou un oratoire sera érigé à proximité.

Notons par ailleurs que le VII^e siècle se caractérise par l'apparition de fondations monastiques, phénomène largement encouragé par les dynasties mérovingienne et carolingienne. La plus célèbre d'entre elles est l'abbaye de Nivelles fondée en 648 par Itte et sa fille Gertrude. La création de ces nouvelles structures d'encadrement des fidèles va considérablement contribuer à l'essor du culte des saints.

Quelles hypothèses cette observation autorise-t-elle ? Si rien à ce jour ne peut confirmer cette théorie, on ne peut écarter la possibilité de cultes naturistes, durant l'Antiquité et/ou le Moyen-Âge, sur ce territoire qu'Hillin nomme *Ampolinis*, et qui correspond au vallon du Rœulx.

1. La forêt, les arbres

Il ne fait aucun doute qu'Ampolinis est situé en Charbonnière (vaste forêt antique de l'actuelle Belgique, qui a aujourd'hui disparu, peu à peu défrichée ; il n'en reste que des bois épars, ici et là), dans ou à proximité du bois de Sonefia. L'image de la clairière revient fréquemment, dans les Vies tardives. Le relief du site, présenté comme un vallon que domine un « monticule », semble lui conférer un caractère singulier. Voilà un environnement particulièrement approprié à l'exercice du culte : il n'est pas impossible qu'il ait été un « bois sacré », appelé *nemeton* dans la tradition celtique. Rappelons que les anciennes tribus gauloises, britanniques et germaniques ne construisaient que rarement des temples pour leurs dieux, et préféraient utiliser des délimitations naturelles, comme les bords de rivières, les sources, laes et bois. Un *nemeton* était un espace ouvert et herbeux dans une forêt –



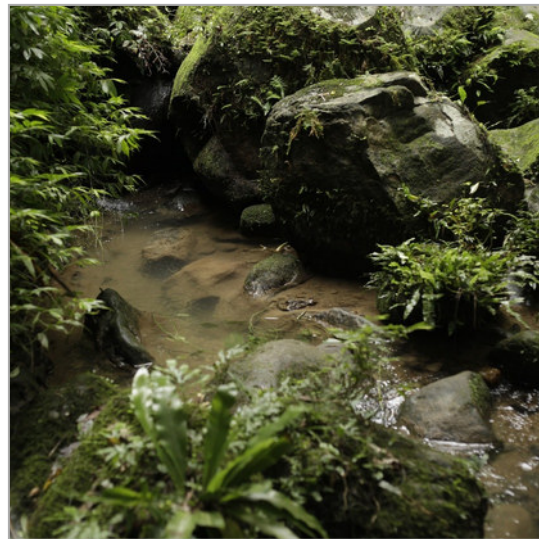
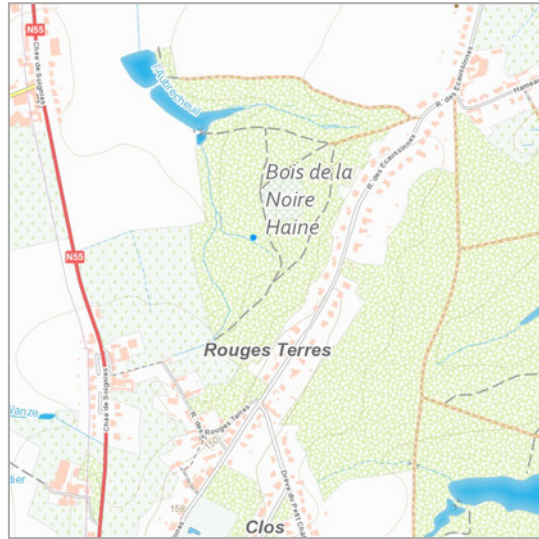
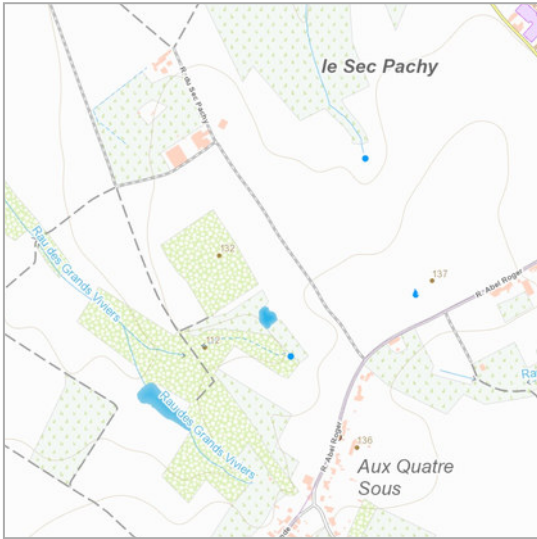
une clairière. Il avait la fonction du temple (l'équivalent du *temenos* grec, du *templum* romain), c'est-à-dire de l'espace sacré, réservé, circonscrit. Je précise que ce qui caractérise le plus fondamentalement l'espace sacré, dans sa constitution anthropologique, c'est la limite, la démarcation d'avec l'espace profane (qu'il s'agisse d'un fossé – *henge* –, d'un cercle de pierres, d'une clôture, d'un mur ou autre). Ce hors-temps et hors-lieu est en rupture ; il est une coupure séparant des espaces qualitativement distincts. En forêt, il y a des lieux remarquables où les arbres forment une couronne, une enceinte naturelle, anneau de pouvoir qui reçoit la lumière et concentre les énergies sylvestres. Notons que certains nemetons sont fréquentés jusqu'à la christianisation, après avoir été transformés en *fanum* – petit temple de tradition indigène, de plan concentrique, entouré ou non d'une galerie, dans les provinces Nord-Ouest de l'Empire romain : un signe de continuité de pratiques cultuelles, en un même site. Sans bien sûr prétendre que la chapelle de Sénophe soit un témoignage de ce type de persistance cultuelle, en soi, cela n'aurait rien d'impossible.

Cette piste offre en tous les cas une belle résonance avec la formule d'*ambitus pollens* (interprétée par certains comme racine du nom *Am-Poline*) : un pourtour fécond, une clairière prospère, remarquable. Il est également envisageable qu'une clairière ait existé en ce lieu, sans qu'elle ait forcément revêtu un caractère sacré. Notons ainsi la survivance, sur le territoire du Rœulx, du lieu-dit (du bois de) la « haye », graphie ancienne du mot « haie », qui désigne aujourd'hui une clôture végétale, mais initialement une forêt qui entoure un territoire et le protège contre l'ennemi, puis, à partir du IX^e siècle, une forêt servant de réserve de chasse, entourée d'une clôture, avant de ne plus désigner que la clôture elle-même. Il y avait bien là une « haie », un territoire cerné par la forêt. Cet aspect a d'ailleurs été relevé par les Bollandistes, dans leur analyse.

2. Les sources

Depuis les écrits d'Hillin, plusieurs textes évoquent la présence d'une source ou d'une fontaine sur le lieu associé à l'assassinat. La source de l'abbaye, sise sur l'étang de l'actuel parc du château, était d'ailleurs autrefois environnée d'un petit oratoire. Le premier oratoire connu daterait de 1441 (et non 1141 comme l'ont cru Lejeune et de Buck) ; il fut reconstruit en 1643 (Philippe Brasseur lui consacre quelques hexamètres dans son *Panegyricus Sanctorum Hannoniae* en 1644). Cet aménagement confirme le caractère sacré de la source.

Rappelons que le culte des eaux est une pratique commune aux Gallo-Romains et aux Germains. Comme dit, l'Église l'avait condamné mais n'a pu l'éradiquer et en certains cas a fini par christianiser des sources sacrées dont le culte s'est perpétué



jusqu'à nous – quoique l'origine des sources saintes soit le plus souvent obscure. Les sanctuaires de l'eau font ainsi depuis longtemps l'objet de pèlerinages, à des fins curatives ou préventives (la coutume était d'emporter chez soi de l'eau sacrée, dans des burettes, nommées *ampoulae*). Aussi ai-je envie, entre autres récits, d'évoquer celui de la fondation du monastère de Malmédy décrite par Hériger de Lobbes (972-980) dans la *Vita secunda* de saint Remacle. Vers 647-48, il trouva « un lieu abandonné à l'idolâtrie, des statues de Diane et des représentations aux noms horribles, des fontaines propres à l'usage des hommes, mais (...) soumises à l'empire des démons ». Afin de purifier ce lieu, saint Remacle fit une invocation et le signe de la croix, ce qui eut pour effet le tarissement immédiat des sources, leurs démons ayant été chassés. Son intention étant de fonder un monastère, le saint décida de bénir le lieu : les eaux retenues refluerent aussitôt. L'hagiographe ajoute que Remacle appela ce lieu *Malmundarium* : « lavé du mal ». La christianisation d'une source païenne serait un thème conventionnel de la littérature hagiographique.

De la même manière, par son martyre, Feuillien aurait nettoyé le territoire, il l'aurait consacré. Cette source, ou fontaine, qui lui est associée, en serait devenue le symbole : considérée comme sacrée, l'eau – et le culte auquel elle *donna lieu* – constitua l'élément fondateur autour duquel la communauté s'est structurée. Si cela n'indique pas nécessairement qu'il y ait eu continuité entre pratiques naturiste et symbolique chrétienne, de nouveau, cela n'aurait rien d'impossible.

Notons que la présence d'une source à l'endroit présumé du martyre de Feuillien (dont la tête aurait été tranchée sur la souche d'un chêne, qui soudainement laissa s'écouler une eau pure) est aujourd'hui encore l'un des aspects les plus communément évoqués, colportés et constitutifs de la légende du saint, notamment par les Rhodiens – du moins ceux et celles qui conservent le souvenir du parc du château et de ses étangs (propriété des Princes de Croÿ-Rœulx depuis 1429, ces lieux sont désormais inaccessibles au public). Sur le plan anthropologique du religieux, cette eau soudainement apparue s'interprète comme une *hiérophanie*, c'est-à-dire une manifestation du sacré dans le monde ordinaire. Il est le repère, le « point fixe » qui transfigure et transvalue l'espace (une parcelle d'espace, devenue haut-lieu) et permet, autour de lui, une nouvelle organisation humaine. Cette « fontaine sans fonds » comme on l'appelait autrefois, dans son écoulement intarissable, constitue en cela le fondement mythique de la ville du Rœulx.

Ajoutons que l'élément « eau » est, dans la légende de saint Feuillien, d'autant plus important que l'élément toponymique *Sonefia* pourrait lui être associé. Pour l'illustrer, brièvement, autorisons-nous un détour par l'onomastique, ou la science des noms propres.

Sonefia, devenu Senophe, a souvent été rapproché de Seneffe (certains estiment que c'est sur le territoire de Seneffe que Feuillien et ses compagnons auraient été assassinés). Seneffe est baignée par la Samme ou Sennette (en 1190, *Senna* désigne la rivière de Seneffe et Arquennes, la Samme actuelle), et tirerait son nom, selon Charles Duvivier, de l'ancienne forêt Sonefia qui la couvrait. Il est possible que la forêt de ce nom se soit étendue jusqu'à Seneffe, mais Alexandre-Guillaume Chotin, dans ses *Études étymologiques et archéologiques sur les noms des villes, bourgs, villages, hameaux, forêts, lacs, rivières et ruisseaux de la Province du Hainaut*, pense que cette localité n'en a pas retenu le nom. En effet, son préfixe n'est pas *son*, mais *sen*. L'auteur pense qu'elle l'a emprunté au ruisseau de la Sennette qui l'arrose. *Senne*, adjectif roman, provient du latin *sanum* qui veut dire « pur », et *effe*, qui égale *ève*, signifie « eau ». Seneffe voudrait donc dire « l'eau pure », « ville sur l'eau pure » ou tout simplement « sur le ruisseau ».

D'autres estiment que les noms *sen*, *son*, *sam*, *sem* qui se rencontrent sur le cours de la Senne, dérivent d'un nom primitif à radical *sam* désignant la rivière elle-même. Ce radical est souvent rappelé dans l'hydronymie ancienne de nos régions. Il n'est donc pas exclu que *son*- se réfère à la rivière.

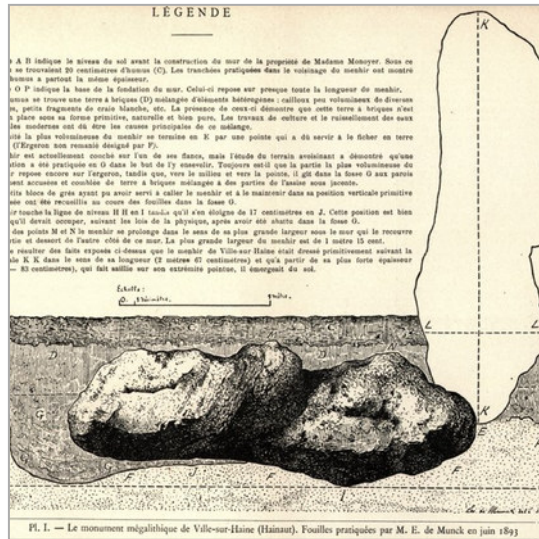
Précisons que la Senne prend sa source à Naast, à quatre kilomètres au nord du vallon du Rœulx. Un endroit qui, précisons-le, est occupé depuis l'Antiquité, ce qu'attestent quelques découvertes archéologiques dans le courant du XIX^e siècle (pièces et céramiques, clous en fer, morceaux de bronze, fragments de bois et ossements calcinés, sur les zones de la Pitoire et du bois de Dottignies). Si un bois devait prendre le nom de cette source, cet emplacement serait particulièrement indiqué.

Je profite de cette parenthèse hydrographique pour rappeler qu'autour du point culminant du Rœulx, on trouve d'autres sources, dont celles de la Wanze et de l'Obrecheuil. Le Rœulx, qui se situe entre Senne et Haine (à cheval sur ces deux bassins hydrographiques), est bien un lieu de sources.

Mais dans l'éventualité où *son*-, qui n'est pas *sen*-, ne renvoie pas au ruisseau, que pourrait signifier Sonephia ?

La racine *son* n'est pas inconnue dans la toponymie locale. On la trouve à l'origine du nom Soignies. Pour certains, Soignies a retenu son nom du bois au milieu duquel elle a pris naissance et qui était consacré à Son, Zon, Zunna, dieu solaire des Germains. Ce bois portait encore, au IX^e siècle, le nom de Sunnia Silva, Sonnebosch, Sunhaag, c'est-à-dire le bois de Son, le bois du Soleil.

Entre soleil et eau pure, le bois de Sonephia et les localités apparentées (chapelle de Sénophe, ville de Seneffe) conserveront sans doute à jamais leur mystère.



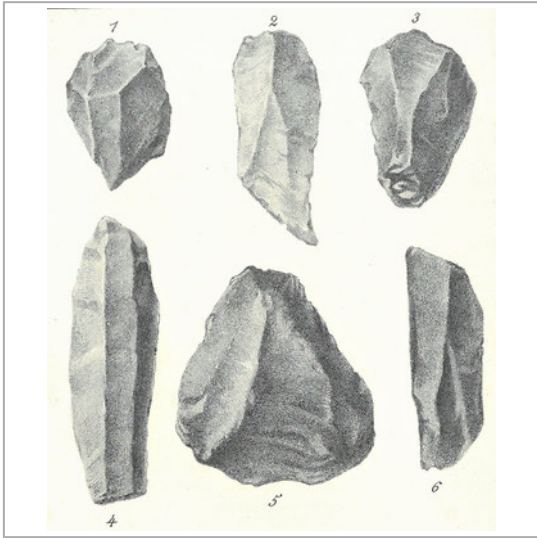
3. Le relief

Et le relief, dans tout cela ? Depuis l'apparition du toponyme Ampolines, avec Hillin, la description du site où se tenait l'église à l'origine de l'abbaye est souvent caractérisée par son relief particulier : un vallon, et un monticule.

Je me contenterai ici de confirmer cette particularité du relief, en rappelant que le Rœulx a pour point culminant Montauban (autrefois Sablimont – en tous les cas un *mont*), qui culmine à 160 mètres, et qui offre une vue sur la région. Ce point de hauteur se situe sur une arrête qui apparaît nettement sur les relevés topographiques, depuis au moins l'actuel bois de la Houssière, longeant Écaussinnes et se poursuivant par le Rœulx vers Ville-sur-Haine. Au départ du Rœulx, cette crête diminue progressivement, vers le sud-ouest, et chute en arrivant vers la Haine. Le promeneur sait qu'en arrivant en contre-haut de Ville-sur-Haine, au niveau des Hauts-Bois, la vue est dégagée et permet de voir au plus loin.

J'invite le lecteur à suivre ce chemin, venant d'Écaussinnes, longeant la crête jusqu'à l'actuel château d'eau, où se trouvait anciennement un moulin. Cette hauteur offre une vue du Rœulx dépeinte dans les albums de Croÿ (source d'information sur les paysages et l'architecture de la Renaissance dans les régions des anciens Pays-Bas espagnols à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, illustrant par des gouaches les villages, forêts, cours d'eau, villes et propriétés ducales de l'époque), célèbre pour avoir longtemps figuré sur les étiquettes de la bière Saint-Feuillien. Sur cette hauteur, qu'occupe actuellement le Mulino Bianco, le chemin se poursuit vers le bois de Saint-Joseph, qui, par-delà son pittoresque chemin creux, offre également une vue sur la région, et se poursuit vers la chapelle Sainte-Anne, qui croise la rue de la Renardise, avant de se poursuivre, au croisement de la rue Mont Coupé, en un chemin de terre aujourd'hui peu fréquenté et interrompu plus loin par l'autoroute. Sans doute était-il autrefois continu avec l'actuelle rue des Éoliennes, qui mène, vers Ville-sur-Haine, à un endroit marqué très tôt par l'élévation d'un menhir. Celui-ci se dressait sur une éminence dominant la vallée de la Haine, au lieu-dit « Bonnier de la grosse pierre » (aujourd'hui dans l'enceinte de la propriété dite « Monoyer » – voir le travail de Emile de Munck à ce sujet, vers 1893).

Relevons cette observation intéressante : en suivant ce chemin de crête, en passant par ce menhir, puis en longeant la Haine, qui s'écoule par Strépy, le voyageur débouche sur la maison de Vincent / Madelgaire et de Waudru (ferme de Sotteville, ancienne villa gallo-romaine encore pour partie existante, à proximité de l'église Saint-Martin, possiblement ancien oratoire de l'ancienne villa) – étape, selon certains auteurs, de l'itinéraire que poursuivaient Feuillien et ses compagnons.



Spéculation mise à part, on peut supposer qu'il exista autrefois, sur ce tracé, un chemin de crête fréquemment emprunté (on a trouvé près des sablonnières de Montauban ainsi que dans le bois du Gard un certain nombre de couteaux, haches, etc., attestant d'activités et d'occupation dès le néolithique). Rappelons que si les Romains se sont illustrés dans la construction de routes rectilignes monumentales (telles les antiques chaussées de Brunehaut, nerfs essentiels du réseau routier médiéval, jusqu'à nos jours – que Feuillien et les voyageurs de son temps durent fréquemment emprunter, ainsi que le commentent plusieurs auteurs dans leurs réflexions sur les routes suivies par le pèlerin), les Gaulois se déplaçaient autant que possible sur les crêtes, ce qui économise de l'effort et offre une vue sur l'environnement proche ou lointain. Nous renvoyons à ce sujet à une autre étude d'Emile de Munck, qui rend compte de l'occupation, dès le néolithique, des plateaux du Rœulx et de Ville-sur-Haine. Il est fait mention de ce chemin de crête se poursuivant jusque Écaussinnes et au-delà. Qui sait si Feuillien, venant de Nivelles, n'a pas, par erreur ou non, emprunté cet ancestral chemin, et aperçu, depuis ce mont, une clairière féconde où chercher le repos, voire l'hospitalité ? Ce n'est qu'une hypothèse : libre à chacun d'interpréter les éléments à sa guise.

Ajoutons que cette particularité topographique explique la tradition qui a situé le camp romain de Quintus Cicéron (le frère du célèbre orateur) sur les hauteurs de Montauban (on l'a aussi situé à Mons, Tournai, Waudrez-lez-Binche, Castres et Villers-Perwin).

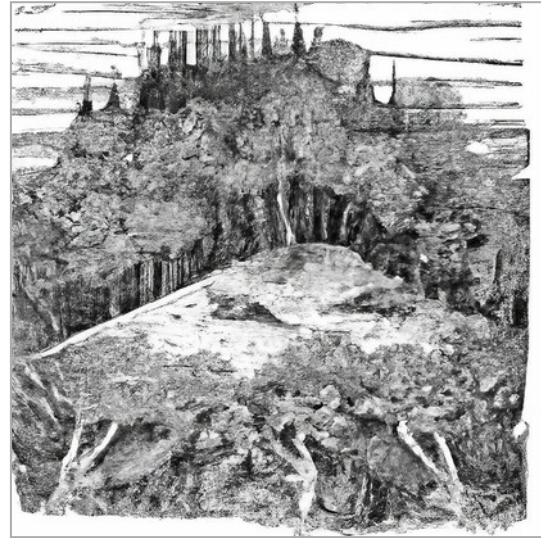
Et pour compléter la description des lieux, situons, en contrebas de cette hauteur, différents points d'eaux, sources et viviers, parmi lesquels les étangs de l'abbaye – actuellement du parc du château.

Aussi, certains dénivelés de terrain expliquent le nom de lieux-dits tels que l'Enfer. Ce toponyme, relativement fréquent, rend compte d'une déclinaison de terrain, d'un vallon difficile d'accès, d'une excavation.

Sous certains angles, le Rœulx peut ainsi être perçu comme une cuvette, au creux de laquelle s'écoule une eau calme.

Ce point permet d'ailleurs une autre hypothèse, dans la compréhension du lieu-dit Ampolines. Reprenons ici les différentes graphies rencontrées : Ampolines, Ampolinis, Ampollinis, Apollinis, Ampolim, Ampoline.

Je précise d'abord que je n'accorde pas de réel crédit aux interprétations qui lisent Ampolinis à la lumière du nom Apollon. Je ne dis pas qu'un culte à Apollon ne pouvait exister, dans l'Antiquité ou le haut Moyen-Âge, en nos régions : ces cultes sont attestés. Nous sommes bien au fait de l'*interpretatio romana*, c'est-à-dire, en ce qui concerne la Gaule, de la transposition gréco-romaine des dieux et mythes



gaulois. Ainsi, la figure d'Apollon s'est répandue dans la Gaule Belgique : on l'appelait souvent Bélénos ou Grannus, dieu-guérisseur, associé à la divinité gauloise Sirona, et assimilé au Borvo gaulois, dieu guérisseur des sources. La présence d'Apollon Grannus est attestée en Gaule, en certains lieux de culte des sources. Cette interprétation semble donc *a priori* faire sens.

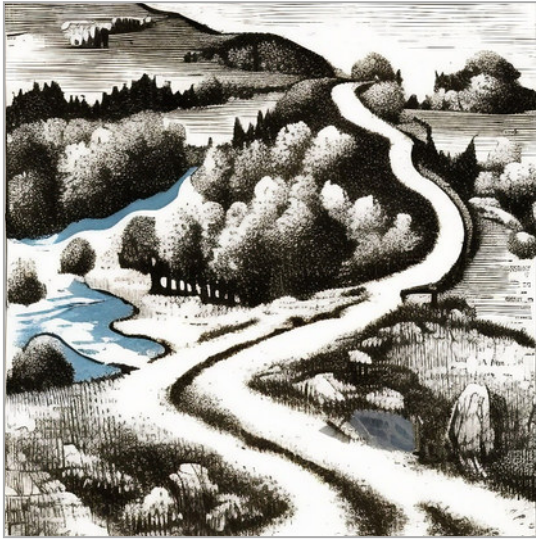
Sauf qu'*Ampolinis* n'est pas *Apollinis*, comme certains ont tenté de le présenter. *Apollinis* est le génitif singulier de *Apollo*. Le terme est fréquemment associé à un site, lieu ou temple. Mais nulle part ailleurs, semble-t-il (ma connaissance du sujet étant toutefois très limitée), on ne relève la mention Ampolinis. Aussi faut-il tenter de comprendre ce que signifie *ampo* ou *am-po*, qui n'est pas *apo*.

J'ai déjà souligné la formule *ambitus pollens*, relevée assez tôt dans les textes : cet « environnement puissant », « fécond », qui donnerait un certain crédit à la théorie de la clairière, ou de la « haie » – voire, mais cela relève de la spéculation et de l'extrapolation, du nemeton ou du « bois sacré ».

Le terme étant donné par Hillin, nous pourrions également chercher du côté d'autres racines latines. Quel mot, quelle racine se cache derrière Ampolinis ? *Amplus*, qui signifie ample, grand, beau, considérable, imposant, large, vaste ? Je me suis également aperçu que certains toponymes (mais anthroponymes aussi, manifestement) dériveraient du mot *ampulla* (de « ambi- », *autour* et de « olla », *jarre*), petite fiole à ventre bombé. Cette racine se conserve dans une variété de langues (saxon *ampel*, espagnol et italien *ampolla*), et serait à l'origine de quelques toponymes, comme le mont Ampulla (Sardaigne), ou les lieux-dit Ampilly ou Ambouilla / Amboulade (France) – *ampulla*/ampoule peut être ici compris au sens de « verrue » ou plus simplement de « butte » (proche du *bull*, racine de nombreux toponymes). *Ampulla* servirait dans ces cas à désigner un lieu marqué par un gonflement.

J'ajoute par ailleurs qu'une *ampula* est également une fiole permettant de recueillir de l'eau sacrée, utilisée par les pèlerins du Moyen-Âge. Ce terme est à la base d'un mot italien, toujours utilisé aujourd'hui... *ampolline*. Une *ampolline* est une burette, un récipient à fonction liturgique servant à recevoir l'eau ou le vin sacré. Mais nous n'irons pas jusqu'à interpréter le vallon du Rœulx comme une cuvette qui contient l'eau sacrée – quoique, au fond, il y ait un peu de cela. C'est une spéculation d'ordre poétique, rien de plus.

Je profite de cette spéculation sur la racine latine du mot pour préciser que, selon Gabriel Wymans, Ampolines aurait pu être une composition savante, propre au style d'Hillin, à partir de « ambo » « linea », mais cette interprétation m'échappe.



Hillin, toutefois, n'est peut-être pas à l'origine du terme. S'il rapporte un lieu nommé *Ampolinis* « ab indigenis », c'est sans doute qu'il faut chercher une racine dans la langue parlée par ces indigènes. Il ne s'agirait donc pas d'une racine latine, mais plutôt germanique. Il y a une hypothèse, relevée par les Bollandistes, qui à mes yeux n'a pas été suffisamment investiguée : la dérivation d'*Ampolines* depuis la formation *Ham-Pol*.

Le microtoponyme *ham* (et ses variantes *han*, *hammelle*, *hamay*, *hain*, *hen*, e.a.), que l'on retrouve dans un grand nombre de noms de villes et villages, en Belgique – en Ardennes notamment (Ham-sur-Meuse, Balham, Grandham, etc.) –, est probablement issu de langues germaniques anciennes. Deux formes seraient prototypes de *ham* : *haim*, du francique « maison », généralement admis comme racine du français « hameau », et *hamm*, commun au saxon et au francique, parfois traduit par « prairie », ou plus spécifiquement « prairie humide », « langue de terre faisant saillie en terrain d'inondation », « terre émergente », « courbure dans une rive »...

Pol, lui, pourrait selon Albert Carnoy (*Contaminaties tusschen Germaansch, Keltisch en Romaansch in de Vlaamsche Toponymie*) renvoyer à *pou*, *poil*, *pû*, « trou d'eau dans une prairie marécageuse », et au franc, *pol* « mare, bourbier » (comme dans les familles *polder*, *poel*, e.a.). Zeuss, dans sa grammaire celtique, et Legonidec, dans son dictionnaire breton-français, arrivent aux mêmes conclusions.

Hampol pourrait donc signifier le hameau de la mare, du marais, de la prairie humide, de la fosse. Ceci pourrait correspondre à l'apparence qu'avait ce site, avant son aménagement.

Enfin, le suffixe *-inne*, utilisé dans de nombreux noms de villages, signifie « endroit ». Les noms finissant par *-inne* et *-enne* sont plutôt caractéristiques de la province de Namur, mais celles orthographiées *-innes* ou *-ennes* se trouvent généralement dans le Hainaut.

Hampolines se traduirait donc : hameau de la mare, de la prairie humide, de la terre en saillie en prairie humide...

On peut rétorquer à cette hypothèse du *ham-pol-innes* que le vallon du Rœulx n'est pas une cuvette marécageuse, le relief et la dynamique des eaux y excluant toute stagnation durable. Mais l'idée que *Hampolines* ait pu être latinisé par Hillin *Ampolines* dans sa vie métrique, écrite en latin, n'est pas absolument incongrue.



Ces pistes éclairent autant qu'elles troublent notre interrogation initiale : le Rœulx a-t-il pris place en un lieu dénommé Ampolline, et, si oui, s'agissait-il du lieu où a souffert le pérégrin ? Les historiens débattent toujours de la question. Une chose, néanmoins, est certaine : la personne de Feuillien et son histoire, fut-elle en partie légendaire, a bien constitué un marqueur, un épicentre autour duquel s'est organisée une communauté, au travers d'une occupation (et d'un défrichement intensif) toujours plus importante du territoire habité, et cela jusqu'à nos jours. Cet épicentre, s'il n'est pas certain qu'il ait été vénéré dès après la mort de Feuillien, semble, au tournant de l'an mille, être un repère connu, fréquenté, pour sa chapelle (de Sénophe), administrée par les chanoines de Fosses avant d'être cédée aux Prémontrés, qui y fondent l'abbaye Saint-Feuillien, qui prospéra jusqu'à la Révolution française. Cette institution fut de première importance pour la région. Outre la vie cloîtrée, les chanoines de Saint-Feuillien assuraient les offices dans les villages avoisinants tels que Mignault, Le Rœulx, Péronnes, Arquennes ou Strépy. Lieu de prière et d'étude, l'abbaye était aussi un centre économique, administratif et culturel. Trente à quarante moines y vivaient, entourés de paysans et de nombreux corps de métiers. Dans le parc du château des Princes de Croÿ subsistent quelques vestiges : on y distingue un fossé dit *de l'abbaye*, la petite Tour Passet, quelques pierres à ras du sol et sous la surface le souvenir d'anciennes caves, le chemin d'accès au domaine enclos de l'abbaye, le porche d'entrée et la Maison du Portier, qui seuls ont subsisté aux affres de la Révolution. Au milieu de l'étang, un îlot conserve le souvenir d'un recueillement sacré.

Notons d'ailleurs que si l'abbaye a été fondée en 1125, la première phase d'érection du château, non loin de là, date probablement de la même période. Bien que l'on ne sache pas avec certitude quand a été posée la première pierre de la forteresse (nous aimerions nous consacrer à la question), on sait que l'ancienne seigneurie du Rœulx était le siège fortifié de l'une des douze pairies du Hainaut vers la fin du XI^e siècle, alors aux mains d'Arnould, second fils de Baudouin de Jérusalem, Comte de Hainaut. Eustache II, Seigneur du Rœulx, mort en 1186, a fait construire les tours et les murailles. Les Comtes de Hainaut ont plus tard pris la succession et c'est de Jacqueline de Bavière, Comtesse de Hainaut, qu'Antoine de Croÿ, Grand Chambellan du Duc de Bourgogne, a reçu « la terre, la ville, la justice, la seigneurie et la pairie du Rœulx » en l'an 1429. La propriété est depuis six siècles détenue par la famille des Princes de Croÿ-Rœulx. L'histoire laisse donc supposer que la fondation du château en cet endroit est étroitement liée à la présence d'une communauté préalablement établie, très certainement due à la figure du saint, dont le culte est établi en ces lieux, à cette époque.



Pour toutes ces raisons, le pérégrin Feuillien, figure historique autant que de légende, s'est révélé être, au fil du temps, pour nos régions, une personnalité d'importance tant sur le plan spirituel que politique (réalités entremêlées dans l'Occident médiéval), dont la tradition religieuse et folklorique célèbre, aujourd'hui encore, la mémoire.

Quant au toponyme Ampolline, il reste un objet de mystère, et autorise de nombreuses spéculations. À ce jour, nous manquons de sources et d'indices, pour aller beaucoup plus loin dans les hypothèses. Certaines pourraient être écartées et d'autres approfondies si nous nous livrions à une véritable recherche, qui impliquerait notamment des étapes de fouilles, ou même simplement de scan (le radar à pénétration de sol permet d'imager de manière non destructive et non intrusive le monde caché et perdu sous nos pieds) – car, le plus souvent, par-delà le texte, la mémoire se sédimente... dans le sol : c'est ainsi qu'elle fait « trace ». Des traces d'activités pourraient ainsi être relevées et soumises à un examen minutieux. J'ai quelques idées de lieux où concentrer ces recherches : le bois du Gard et les abords de la crête de Sablimont, les plateaux dominant Ville-sur-Haine, l'actuel parc du château, la butte de celui-ci, le bois de Dottignies... Ces investigations, j'en suis sûr, n'auront jamais lieu. Ainsi soit-il. Restera le silence de l'énigme, la voix éteinte du mystère, le souvenir d'un fantôme qui n'a pu livrer tous ses secrets. Au fil des chemins, le promeneur y répondra en cultivant la mémoire, par l'étude des traces, la rêverie poétique et le plaisir de son imaginaire.

Sources consultées pour la présente étude

Anonyme (moine de l'abbaye aux hommes de Nivelles), *Additamentum Nivialense de Fuillano*, appendice à la *Vita Fursei*, vers 656-59.

Hériger de Lobbes, *Vita Secunda Rermacli*, Xe s.

Paul de Nivelles, *Vita Prima Foilliani*, fin Xe – début XIe s.

Anonyme (moine de Fosses), *Vita secunda Foilliani*, XIe s.

Anonyme, *Vita Tertia Foilliani*, XIe s.

Hillin de Fosses, *Vita Quarta Foillani*, fin XIe s.

Hillin de Fosses, *Miracula Foillani*, vers 1100 (peu après 1102 ?).

Philippe de Harvengt – de Bonne-Epérance, *Vita Quinta Foillani*, XIIe s.

Johannes Molanus, *Natales sanctorum Belgii et eorundem chronica recapitulatio*, Louvain, Apud Joannem Masium, 1595.

François Vinchant, *Annales de la province et comté du Hainaut (contenant les choses les plus remarquables advenues dans cette province, depuis l'entrée de Jules César jusqu'à la mort de l'infante Isabelle)*, rédigées avant 1635, publiées en 1648 ; et François Vinchant, augmenté par Antoine Ruteau, *Annales de la Province et comté du Hainaut où l'on voit la suite des Comtés depuis leur commencement*, 1648.

Andreas du Saussay, *Martyrologium Gallicanum*, 1637.

Sébastien Bouvier, *Vie de Saint-Feuillien*, 1657.

Sébastien Bouvier, *Miroir de sainteté en la vie, mort et miracles de S. Fueillien [sic] évêque et martyr*, 1674.

Jean Rousseau, *La vie de saint Feuillien évêque et martir*, 1739.

Louis George Oudard Feudrix De Brequigny, *Table chronologique des diplômes, chartes, titres et actes imprimés concernant l'histoire de France. Tome 2*, Paris, 1775.

Cornelio Smetio, « De S. Foillano Martyre SS. Fursei et Ultani Fratre » in Joseph Ghesquiere et Cornelio Smetio (Société des Bollandistes), *Acta Sanctorum Belgii Selecta. Tome 3*, Bruxelles, 1785.

Abbé Hossart, *Histoire ecclésiastique et profane du Hainaut. Tome 1*, Mons, Lelong, 1792.

Georgius Henricus Pertz, « Annales Fossenses 1123-1389 », in *Monumenta Germaniae Historica*, Hanovre, 1841.

Auguste Baron, *La Belgique monumentale, historique et pittoresque*, Bruxelles, Jama-Hen, 1844.

Alexandre-Guillaume Chotin, *Études étymologiques et archéologiques sur les noms des villes, bourgs, villages, hameaux, forêts, lacs, rivières et ruisseaux de la Province du Hainaut*, Bruxelles, Fplateau, 1859.

Charles Duvivier, *La forêt charbonnière (Carbonaria Silva)*, Bruxelles, Devroye, 1861.

Théophile Lejeune, « L'ancienne abbaye Saint-Feuillien » in *Annales du cercle archéologique de Mons. Tome 5*, Mons, Masquelier-Dequesne, 1864.

Constant Van Der Elst, « Promenade géo-archéologique aux environs de Feluy », in *Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de l'arrondissement administratif de Charleroi*, Mons, Manceaux, 1868.

Remigio De Buck (Société des Bollandistes), *Acta Sanctorum, Octobris. Tome 13*, 1883.

Jules Monoyer, *Archéologie populaire du canton du Roeulx ou inventaire raisonné des antiquités préhistoriques, germaines, romaines et frankes, Découvertes jusqu'àujourd'hui dans les limites de ce ressort*, Mons, Manceaux, 1885.

Théophile Lejeune, « Recherches historiques sur Le Rœulx, ses seigneurs et les communes de l'ancien bailliage de cette ville », in *Annales du Cercle archéologique de Mons. Tome 22*, Mons, 1890.

Emile de Munck, « Le mégalithe de Ville-sur-Haine », in *Annales de la société d'archéologie de Bruxelles. Tome 8*, Bruxelles, Lyon-Claesen, 1893.

Guido Maria Dreves, *Analecta Hymnica. XIX. Liturgische Hymnen des Mittelalters*, Leipzig, Reiland, 1895.

Norbert Friart, *Histoire de Saint Fursy et de ses deux frères, Saint Feuillien évêque et martyr et Saint Ultain*, Desclée - de Brouwer & Cie, 1913.

Albert Carnoy, *Contaminaties tusschen Germaansch, Keltisch en Romaansch in de Vlaamsche Toponymie*, Drukkerij George Michiels, 1936.

Albert Grenier, « Les voies romaines en Gaule », in *Mélanges d'archéologie et d'histoire. Tome 53*, 1936.

Joseph Faucon, *Le Roeulx, son origine, son histoire, son folklore*, 1954.

Paul Grosjean, « Notes d'hagiographie celtique », in *Analecta Bollandiana. Tome 75*, 1957.

Gabriel Wymans, « Circonstances de la mort de saint Feuillien », in *Annales du Cercle archéologique et folklorique de La Louvière et du Centre. Tome 1*, 1962.

Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.

Gabriel Wymans, *L'abbaye Saint-Feuillien du Roeulx*, Averbode, Praemonstratensia, 1967.

Gabriel Wymans, *Inventaire des archives de l'Abbaye de Saint-Feuillien du Roeulx*, Archives générales du royaume - archives de l'état dans les provinces - archives de l'état de Mons, Bruxelles, 1975.

Josy Muller, *Le Roeulx*, Syndicat d'initiative du Roeulx, 1980.

Jean-Jacques Hatt, « Apollon guérisseur en Gaule. Ses origines, son caractère, les divinités qui lui sont associées », in *Revue archéologique du Centre de la France*. Tome 22, fascicule 3, 1983.

Alain Dierkens, *Abbayes et Chapitres entre Sambre et Meuse (VIIe-XIe siècles)*, Contribution à l'histoire religieuse des campagnes du Haut Moyen Age, Sigmaringen, Jan Thorbecke, 1985.

Charles Friart, *Le Roeulx – Toponymie, histoire locale*, Le Roeulx, Cercle d'histoire Léon Mabille, 1991.

Michel Tamine, « Le microtoponyme ardennais "Ham" », in *Onomastique et langues de contact*, Actes du Colloque d'onomastique de Strasbourg (septembre 1991), Paris, Société française d'onomastique, 1992.

Jean-Louis Brunaux, « Les bois sacrés des Celtes et des Germains », in *Les bois sacrés*, Actes du colloque international de Naples, Collection du Centre Jean Bérard, 10, 1993.

Yves Desmet, « Le culte des eaux dans le Nord de la Gaule pendant le haut Moyen Age » in *Revue du Nord*. Tome 80, n°324, 1998.

Olivier Latteur, « Les cultes païens au culte des saints : la christianisation de pratiques païennes de l'Antiquité tardive au début du 20e siècle », in M. Belin (ed.), *Saints et sainteté en Brabant wallon : cultes d'hier et d'aujourd'hui*, Cahiers du CHIREL, Vol 15, Wavre, Comité d'histoire religieuse du Brabant wallon, 2012.

Philippe Roy, « Mithra et l'Apollon celtique en Gaule », in *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, 79-2, Università di Roma - La Sapienza, 2013.

Thomas Creissen, « La christianisation des lieux de culte païens : "assassinat", simple récupération ou mythe historiographique ? », in *Gallia - Archéologie de la France antique*, « La fin des dieux », n°71, 2014.

Paulo Charruadas, « L'"ombre" de la forêt charbonnière. Environnement, exploitation et paysages forestiers aux confins du Hainaut et du Brabant, des origines à 1300 », in *La forêt en Lotharingie médiévale/Der Wald im mittelalterlichen Lotharingen*, Actes des 18e Journées Lotharingiennes (30-31 octobre 2014), 2016.

Mathilde Jourdan, « Réseaux et circulations : les peregrinationes de Colomban, Fursy et Feuillien (viie siècle) », in Claude Gauvard (dir.), *Appartenance et pratiques des réseaux*, Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 2017



Sébastien STh Biset

Conférence donnée à Le Rœulx le 8 octobre 2022

à l'occasion du XXXI^e Grand Chapitre de la Confrérie Saint-Feuillien,
augmentée de matériel iconographique de diverses catégories : cartes, photographies,
images cueillies et produites (IA).

Livre réalisé en 10 exemplaires, en avril 2023,
pour mémoire de ladite conférence.

Cet objet rejoint le coffret conservatoire rassemblant
les travaux de l'auteur sur la thématique d'Ampolline.

